CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
[illegible] et [illegible] livraisons.

THÉÂTRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LA REINE TOPAZE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAR

MM. LOCKROY ET LÉON BATTU

MUSIQUE DE M. VICTOR MASSÉ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-LYRIQUE, LE 27 DÉCEMBRE 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

RAFAEL, capitaine d'aventure.	MM.	MONJAUZE.
ANNIBAL BARRIANO, riche Vénitien.		MEILLET.
ZENO.	Jeunes Seigneurs de Venise.	SERRINE.
GRITTI.	Jeunes Seigneurs de Venise.	LESAGE.
LOREDANO.	Jeunes Seigneurs de Venise.	BAUCÉ.
MANFREDI.	Jeunes Seigneurs de Venise.	LEGRAND.
BEMBO.	Jeunes Seigneurs de Venise.	L. CABEL.
FRANCATRIPPA.	Bohémiens. MM.	BALANQUÉ.
FRITELLINO.	Bohémiens.	FROMENT.
TOPAZE, Bohémienne.	Mmes	MIOLAN CARVALHO.
LA COMTESSE FILORÈLE.		PANNETRAT.
UNE HOTELIÈRE.		C. VADÉ.

SEIGNEURS, DAMES, BOHÉMIENS ET BOHÉMIENNES.

La scène est à Venise, vers 15[?]

ACTE PREMIER

Place étroite. A droite, les premières marches d'un pont. Au fond, sur un canal transversal, autre pont praticable entièrement en vue. Un canal en perspective et la mer au lointain. A gauche, au premier plan, une hôtellerie de peu d'apparence. Une autre en face, d'un genre plus élevé. Le jour commence.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNIBAL, ZENO, GRITTI, LOREDANO, MANFREDI, BEMBO, puis LA FEMME DE L'HÔTELIER.

INTRODUCTION

ENSEMBLE.

Ah! quelle fête! ah! quel plaisir!
Déjà la nuit s'achève;
J'espère, par le souvenir,
La prolonger en rêve;
Car il est temps d'aller dormir
Quand le soleil se lève.
Ah! quelle fête! ah! quel plaisir!
Hélas! tout doit finir!

BEMBO.
J'ai dansé trois fois avec elle!

LOREDANO.
Elle était la reine du bal!

ZENO.
Que n'est-ce toujours carnaval!

MANFREDI.
Ah! cette nuit, qu'elle était belle!...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BEMBO.
C'est moi qu'elle préfère.

GOTTI.

C'est moi!

LORÉDANO.

C'est moi!

MANFREDI.

C'est moi!

ANNIBAL.

Calmez votre colère,
Car moi seul, j'ai sa foi.

BEMBO.

Non, c'est moi.

TOUS.

Non, c'est moi.

ANNIBAL.

Allons, messieurs, point de querelle!
Après une fête si belle,
N'allons-nous pas nous égorger,
Quand un mot peut tout arranger?
Non loin d'ici demeure, au fond d'une masure,
Une fille d'Égypte...

(Montrant la maison à gauche.)

Eh mais! parbleu, c'est là!...
Elle dit la bonne aventure:
Si nous la consultions?

TOUS.

C'est dit: consultons-la!

ANNIBAL, frappant à la porte.

Holà!

TOUS.

Holà!

L'HÔTELIÈRE, à sa fenêtre.

Quel bruit est cela?

ANNIBAL.

Bonjour, dame hôtelière...
Ouvrez-nous!

TOUS.

Ouvrez nous!

ANNIBAL.

Allons, vieille sorcière!..

L'HÔTELIÈRE.

Messieurs que voulez-vous?..

TOUS.

Nous sommes six seigneurs qui pour la même femme
Brûlons des mêmes feux, et nous voulons savoir
Quel est celui de nous que préfère la dame...

ANNIBAL.

Ici nous venons voir,
Pour nous tirer de peine,
La jeune bohémienne
Qui demeure chez vous.

L'HÔTELIÈRE.

Messieurs, elle est sortie.

ANNIBAL.

C'est dommage! En ce cas, remettons la partie.

ENSEMBLE.

Il paraît
Qu'en secret
Elle court à la nuit close,
Et qu'à l'heure où l'on repose
Elle sort
Quand tout dort.

ANNIBAL.

Mais, j'y songe, la vieille a peut-être menti.
Entrons pour éclaircir ceci.

TOUS, frappant à la porte et aux carreaux des fenêtres.

Ouvrez! ouvrez!
Ou bien craignez
Notre colère!...
Nous allons faire
Les enragés,
Si vous n'ouvrez!...
Point de réponse?
Alors j'enfonce!
Frappons!
Cognons!
Cassons!
Brisons!

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAFAEL, sortant de l'hôtellerie.

RAFAEL.

Par la mordieu! n'aurez-vous pas bientôt fini?
En vérité, quel charme
Pouvez-vous donc trouver à faire ce vacarme?

ANNIBAL.

D'où sort ce personnage-ci?

RAFAEL.

Çà, que venez-vous faire ici?

TOUS.

Nous sommes six seigneurs qui pour la même femme
Brûlons des mêmes feux, et nous voulons savoir
Quel est celui de nous que préfère la dame...

RAFAEL.

Vous moquez-vous du monde?

ANNIBAL.

En aucune façon.
Nous venons pour savoir notre bonne aventure.

RAFAEL.

Je vous la dirai, moi, si vous le trouvez bon,
Je m'y connais, je vous le jure.
Voulez-vous?

ANNIBAL.

Je veux bien.

RAFAEL.

Je lis dans votre main
Que si vous ne passez en paix votre chemin,
Vous allez avoir affaire
A quelqu'un que je connais,
Et gagner à peu de frais
Un joli coup de rapière.

ANNIBAL.

Je ne suis pourtant pas trop curieux,
Mais je voudrais bien voir ça de mes yeux.

TOUS.

Dites-nous comment on vous nomme;
D'abord, êtes-vous gentilhomme?

RAFAEL.

Ce que je suis?
Je suis capitaine d'aventure;
Quelle est ma fortune future
Et d'où je viens?
Je n'en sais rien.
Je suis capitaine d'aventure.

Je n'ai pas très-bon caractère;
Aussi, souvent
Je mets, quand je suis en colère,
Flamberge au vent;
A qui parle haut, je sais faire
Baisser le ton;
Je mets les gens d'humeur trop fière
A la raison.
Je suis capitaine d'aventure, etc.

Mais quand on est poli, tranquille,
Accommodant,
Je sais rire et je suis facile
Comme un enfant;
Avec un cavalier traitable,
Je suis vraiment
Ce que l'on appelle un bon diable,
Un bon vivant.
Je suis capitaine d'aventure, etc.

ANNIBAL.

Ce gaillard-là me plaît,
Et vraiment il me tarde
De voir s'il prédit vrai.
Allons, en garde!

RAFAEL.

En garde!...

(Quelques passes. — Rafael touche Annibal à la main.)

ANNIBAL.

Je suis touché; messieurs, ce jeune homme est sorcier;
L'horoscope était vrai. Votre main?

RAFAEL.

Volontier.

ENSEMBLE

Bizarre occurrence!
C'est sur le terrain
Qu'ils font } connaissance,
Qu'on fait }
L'épée en main.

ANNIBAL.

Vous me plaisez : je ne vous en veux pas.

RAFAEL.

Je n'ai jamais voulu votre trépas!

ENSEMBLE.

Bizarre occurrence!
C'est sur le terrain
Qu'ils font } connaissance,
Qu'on fait }
L'épée en main.

FIN DE L'INTRODUCTION

MANFREDI, riant.

Par saint Marc! capitaine, vous venez de rendre au seigneur Annibal un service inespéré et le plus grand qu'on pût lui rendre. Il n'était tout à l'heure que l'homme le plus riche de Venise, l'en voilà maintenant le plus brave.

GRITTI.

Sans compter que cette façon cavalière de ramasser une querelle, cette blessure reçue par manière de passe-temps, vont lui donner un grand avantage auprès de la belle Filomèle, à qui rien ne plaît tant que la fantaisie.

BEMBO.

Pour moi, depuis que je l'ai vu à l'œuvre, je me regarde déjà comme battu par lui.

GRITTI, riant.

Je vous avais toujours dit que le seigneur Barbiano nous couperait l'herbe sous le pied.

ZENO, de même.

Quel malheur qu'avec cette vaillance il ne soit pas gentilhomme!...

ANNIBAL, fièrement à Zeno.

Cordieu! mon cavalier, j'en connais qui le sont et qui ne me valent pas.

MANFREDI, riant.

Allons! ne va-t-il pas devenir querelleur, à présent?

LOREDANO, de même.

Son succès l'enivre.

GRITTI.

Il lui monte à la tête!...

ANNIBAL.

Par mon patron! vous ne savez pas quel homme je suis, mes jeunes seigneurs. En fait de folies, en fait de valeur, en fait d'amour, ne me défiez jamais. Vous aimez la comtesse, Gritti; vous l'aimez, Loredano; et vous aussi, Manfredi; vous, Zeno; vous, Bembo?... Eh bien! c'est moi qui l'épouserai. Et si au lieu d'être épris de la même femme, chacun de vous en aimait une différente, je me ferais fort de souffler à chacun sa maîtresse aussi facilement que je soufflerai à tous l'objet de nos communs soupirs. Et si le capitaine que voilà me provoquait sur ce terrain, et qu'il eût, lui aussi, une dame de ses pensées, je parierais...

RAFAEL, souriant.

Ah! de grâce, seigneur Annibal, ne me mettez pas de la partie; car à voir votre confiance dans la victoire, je me garderais bien de sortir de mes retranchements et de m'aventurer sur le champ de bataille; et pourtant, je pourrais le faire avec moins de risque qu'un autre, car celle que j'aime n'est point à Venise.

ANNIBAL.

Ma foi, capitaine, à vous voir sortir si bon matin de cette hôtellerie, et nous en barrer si fièrement la porte, j'aurais pensé, je l'avoue, qu'il n'y avait pas loin à aller pour trouver celle à qui s'adressent vos soupirs et vos vœux.

MANFREDI.

Fi donc! dans un pareil taudis!... Je croirais plutôt que le seigneur capitaine profite de son séjour à Venise pour recruter sa compagnie; et comme en aucun lieu du monde plus qu'en ces bouges sordides, repaires de bohémiens et de bateleurs, on ne trouve de ces hardis compagnons disposés à se faire casser la tête pour un demi-florin par mois, je suppose que le capitaine est venu là dès le point du jour lever des soldats pour la république.

RAFAEL.

Vous l'avez deviné, mon gentilhomme. Quant aux zingari, juifs, égyptiens, bohèmes, c'est une société que je recherche peu, surtout depuis certains démêlés que j'ai eus avec leur nation.

ANNIBAL, et les autres.

Vous?...

RAFAEL.

Pour le compte de monseigneur le duc de Milan, au service duquel j'étais alors. Le duc, soit caprice, soit raison d'État, les avait bannis du Milanez. Ses hommes d'armes les traquaient dans leurs repaires, et tout ce qui tombait dans leurs mains était impitoyablement pendu. J'appris que ma compagnie avait été lancée sur la trace d'une bande de ces misérables. Quand je rejoignis mes hommes, ils avaient atteint la troupe, et de tous ceux qui la composaient, il ne restait plus guère en vie que quelques femmes à demi mortes de peur, un vieillard que l'on s'apprêtait à envoyer avec les autres et une jeune fille qui l'entourait de ses bras, en poussant des cris déchirants. Je n'ai jamais pu voir pleurer une femme sans me sentir ému jusqu'au fond du cœur. J'étendis la main : tout ce qui restait fut sauvé. Deux ans après, j'étais à Vicence. Un jour, au sortir de l'église, j'aperçus une dame dont la beauté fit sur moi la plus profonde impression. Je ne vous dirai pas comment je fus remarqué par elle, comment pendant tout le temps que dura mon séjour, la belle Diane et moi nous nous vîmes tous les soirs au balcon d'une maison écartée. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle me jura, sur sa vie, de n'être jamais qu'à moi. J'en reviens à mes bohémiens. Toutes les fois que, la nuit venue, je me rendais à mon mystérieux rendez-vous, et quelque chemin que je prisse pour m'y rendre, je trouvais embusqués à quelque angle de rue, ou sous quelque porche obscur, des hommes de mauvaise mine qui semblaient ne s'être postés là que dans de mauvais desseins, et toutes les fois aussi, à quelque distance de ces hommes, je rencontrais, accroupie le long des maisons, une pauvre petite mendiante à qui je jetais en passant quelques pièces de monnaie. Comme chaque soir semblait me menacer de la lame d'un bandit, et que le stylet restait toujours au fourreau, j'avais fini par m'imaginer que cette enfant était placée sur ma route comme une statue de la Madone, pour écarter de moi le danger, et que tant que je l'invoquerais en passant, il ne m'arriverait rien de fâcheux. Bientôt je reçus l'ordre de quitter immédiatement Vicence et de rejoindre avant le jour ma compagnie, qui était à Vérone, par delà les monts. J'obéis, le cœur déchiré de regrets, car l'absence, pour un amant, c'est la mort.

ANNIBAL.

C'est quelquefois bien pis, capitaine, c'est l'oubli.

RAFAEL.

Arrivé au pied des montagnes, j'appris que des gens d'apparence suspecte m'y avaient précédé, et c'est ici que mon aventure, déjà passablement étrange, prit tout à coup un caractère plus mystérieux encore, ou pour mieux dire, inexplicable.

MANFREDI.

En vérité?

LOREDANO.

Voyons, continuez, capitaine.

ANNIBAL.

Rien ne m'intéresse tant que le mystère. Vous voilà au pied de la montagne; voyons...

TOUS.

Voyons!...

RAFAEL.

Dans un chemin étroit et sombre
Je venais de m'engager,
Et mon cheval semblait pressentir un danger.
Je voyais luire au loin, dans l'ombre,
Des escopettes sans nombre,

Dont le canon, dirigé contre moi,
Me faisait, je l'avoue, éprouver quelque émoi.
Je me croyais perdu... quand j'aperçois soudain
Une petite mendiante
Calme, paisible et souriante,
Qui près de moi marchait en chantant ce refrain :

Des méchants méprise le piége,
Beau cavalier, marche toujours,
Car la Madone te protége
Et saura défendre tes jours!

Les armes s'abaissent
Par enchantement ;
Elles disparaissent
Je ne sais comment.
Sans incident nouveau j'ai franchi la montagne ;
J'en atteins le revers... ma petite compagne
S'arrête, me fait ses adieux,
Puis disparaît à mes yeux.
Mais ne la voyant plus, j'entendais au lointain
Sa voix qui se perdait, répétant son refrain :

Des méchants ne crains plus le piége,
Beau cavalier, marche toujours,
Car la Madone te protége ;
Rien ne menace plus tes jours.

LOREDANO.

Pardieu! voilà qui est étrange, vous aviez raison.

MANFREDI.

Quelque fée qui vous veut du bien, capitaine.

ANNIBAL.

Il est bon d'avoir des amis partout, même au sabbat : en voilà la preuve. Capitaine, j'espère que nous n'en resterons pas, vous et moi, à une simple connaissance, et si vous êtes pour quelque temps à Venise...

RAFAEL.

Mon projet est d'en partir aujourd'hui même, seigneur

ANNIBAL.

En vérité?...

RAFAEL.

Dans une heure.

ANNIBAL.

Ah! par mon patron! s'il en est ainsi, capitaine, nous ne nous séparerons pas avant d'avoir cimenté notre amitié le verre en main. Après ce que je vous dois et le goût prononcé que nous nous sommes senti l'un pour l'autre à la première vue, il serait malséant de se quitter sans avoir vidé ensemble un flacon de xérès ou de chypre. Holà!... (Il heurte à la porte de l'hôtellerie de droite.) Hôtelier! holà! du vin!...

TOUS.

Du vin!... (L'hôtelier s'empresse d'apprêter une table, d'apporter des bouteilles. Les gentilshommes se placent.)

ANNIBAL et ses amis, RAFAEL.

ENSEMBLE.

Que le vin cimente
L'amitié naissante
Qui règne entre nous ;
A l'heure présente,
Que la bonne entente
Succède au courroux.
Après un orage,
Le ciel sans nuage
Paraît bien plus doux.
Que le vin cimente
L'amitié naissante
Qui règne entre nous.

ANNIBAL.

Nous buvons, capitaine,
A vos tendres amours!...

RAFAEL.

De périls et de peine
Dieu vous garde toujours!...

REPRISE ENSEMBLE.

(En ce moment arrivent du fond, par le pont, deux aveugles, un vieillard et un jeune homme, une jeune fille est entre eux. Ils viennent se placer devant les tables occupées par les Seigneurs et chantent.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, TOPAZE, FRITELLINO, FRANCATRIPPA.

FRITELLINO, FRANCATRIPPA.

Bonnes âmes charitables,
De maux nous sommes chargés ;
Ah! montrez-vous secourables
Pour trois pauvres affligés!
Ah! par pitié!
La charité!

TOPAZE.

Comme l'abeille fugitive,
Qui fait son miel en voyageant,
La bohémienne, leste et vive,
Va bourdonnant et voltigeant ;
Quand sur la route elle sommeille,
Le Seigneur veille sur ses jours.
Vole, vole, petite abeille,
Vole toujours!

Croyant aux promesses divines,
Elle voltige, sans prévoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra s'endormir le soir.
Quand vient l'aurore, elle s'éveille,
De la brise elle suit le cours.
Vole, vole, petite abeille,
Vole toujours!

ANNIBAL.

Mais avec des chansons pareilles
N'auront-ils pas bientôt fini
De nous écorcher les oreilles?

BEMBO.

Ils se taisent... Dieu soit béni!

LOREDANO.

La chanteuse est gentille!

RAFAEL.

Eh! je la reconnais!
Car c'est d'elle qu'ici, messieurs, je vous parlais.

ANNIBAL.

La chanteuse?

RAFAEL.

Elle-même.

ANNIBAL.

Eh! parbleu! c'est la belle
Que nous cherchions ici ce matin.

TOUS.

Bah! c'est elle?

RAFAEL, qui a quitté ses amis et s'est approché de Topaze.

C'est un ami qui s'approche de toi,
Ma chère enfant ; aussi pardonne-moi
Si mon offrande est bien légère ;
Mais ce n'est pas avec de l'or, ma chère,
Que l'on peut s'acquitter de ce que je te dois.

TOPAZE.

Merci bien, seigneur capitaine.

RAFAEL.

Tu me reconnais?

TOPAZE.

Oh! sans peine...
Moi, je ne sais pas oublier!...

RAFAEL, à part.

La singulière fille!...
(Il rejoint ses amis.)

TOPAZE, aux deux Bohémiens.

Voyez à son collier
Ce médaillon qui brille :
Avant une heure il faut, trouvez-en le moyen,
Qu'il soit entre mes mains.

LES BOHÉMIENS.

Mais...

TOPAZE.

Je le veux!

LES BOHÉMIENS.

C'est bien.

ENSEMBLE.

RAFAEL et SES AMIS.

Que le vin cimente, etc.

TOPAZE et LES BOHÉMIENS.

Bonnes âmes charitables, etc.

(Le Capitaine, après avoir dit adieu à ses amis, se dirige vers la droite et disparaît. — Les jeunes Seigneurs, suivis d'Annibal, sortent en traversant le pont. — Les deux Bohémiens courent à toutes jambes sur les traces de Rafaël.)

SCÈNE IV.

ANNIBAL, TOPAZE.

(Dès que les Seigneurs sont partis, Topaze s'est levée vivement. Elle regarde du côté où est sorti Rafaël.)

ANNIBAL, revenant sur ses pas.

St!... petite, un mot!... J'ai pour principe que quand on se propose d'atteindre un but, il ne faut négliger aucun des chemins qui peuvent nous y conduire. Or, à en juger par le récit du capitaine, tu parais être assez bien avec Belzébuth, pour que ceux que tu protèges suivent tranquillement leur route sans que le diable se mêle de leurs affaires; en conséquence, peux-tu lui dire un mot en ma faveur?

TOPAZE, distraite et se tournant toujours vers la droite.

Quel service peut-il vous rendre?

ANNIBAL.

Un très-grand : celui de m'éviter d'être trop longtemps coudoyé dans le chemin que je suis.

TOPAZE.

Avant tout, il est deux choses nécessaires à savoir : quel est votre but et le chemin que vous suivez.

ANNIBAL.

Mon chemin se nomme amour et mon but mariage.

TOPAZE.

C'est la grande route de l'enfer, pavée de regrets et hérissée d'épines.

ANNIBAL.

Aussi, tu vois... je cherche à prendre la traverse. Pour cela, il y a deux moyens : m'assurer la victoire par quelque brusque surprise, ou posséder un philtre qui me fasse aimer. Le premier moyen est un pis aller; peux-tu me procurer le second?

TOPAZE.

Aisément; il suffit pour cela que j'aie en ma possession...

ANNIBAL.

Ma bourse?... la voilà!

TOPAZE.

Un objet appartenant à celle dont vous êtes épris.

ANNIBAL.

Tu l'auras. Tantôt, quand sa gondole, suivie de musiciens et de chanteurs, s'engagera dans le grand canal, j'aurai soin qu'elle se détourne de sa route pour aborder par ici, et je m'y trouverai... M'écoutes-tu?

TOPAZE.

Oui.

ANNIBAL.

Tu te tiendras là, près de ce pont, et je te remettrai ce que tu me demandes.

TOPAZE, se tournant vers le pont.

C'est convenu.

ANNIBAL.

A tantôt.

LES SEIGNEURS, reparaissant.

Eh bien! seigneur Annibal, que diable faites-vous donc?

ANNIBAL.

Moi? rien... je disais encore adieu de la main au capitaine... Je l'aime beaucoup, ce capitaine. (Il s'éloigne et disparaît avec eux.)

TOPAZE, à elle-même, regardant du côté où est sorti Rafaël.

Ah!... enfin!...

SCÈNE V.

TOPAZE, LES DEUX BOHÉMIENS, entrant précipitamment.

Terzetto.

FRANCATRIPPA.

Sur ses pas...

FRITELLINO.

Le voilà!

TOPAZE.

Vous voilà! quoi! déjà!

FRANCATRIPPA.

Il arrive!

FRITELLINO.

Il est là!

TOPAZE.

Mais qui ça?

LES BOHÉMIENS.

Le voilà!

FRANCATRIPPA.

Commettre une telle imprudence!

FRITELLINO.

C'est vouloir risquer la potence!

FRANCATRIPPA.

S'il peut mettre la main sur nous...

FRITELLINO.

Il nous fera rouer de coups!

FRANCATRIPPA.

Nous exposer à la justice!

FRITELLINO.

Braver les gens de la police!

FRANCATRIPPA.

Et tout ça pour un médaillon...

FRITELLINO.

Qui ne vaut pas un ducaton!...

TOPAZE.

L'avez-vous pris, ce médaillon?

FRANCATRIPPA.

Le voilà!

FRITELLINO.

Le voilà!

TOPAZE.

Quoi! déjà!

FRITELLINO.

Mais oui-da!...

FRANCATRIPPA, à Fritellino.

Toi, regarde par là!
Et s'il vient, crie : Holà!

TOPAZE.

Donnez donc!...

FRITELLINO.

Le voilà!...

TOUS DEUX.

Le voilà!...

(Francatrippa donne le médaillon. Fritellino s'embusque au fond.)

TOPAZE.

Enfin... je vais savoir...

(Elle regarde.)

Ciel! un portrait de femme!...

FRANCATRIPPA.

Qu'a-t-elle donc? quelle pâleur!...

TOPAZE.

Il en aime une autre! ô douleur!...
Cette vue a brisé mon cœur!...

FRANCATRIPPA.

Allons! bon! la voilà qui pâme!...

FRITELLINO, revenant du fond.

Ce n'est pas l'instant de s'évanouir!...
C'est plutôt celui de s'enfuir!

FRANCATRIPPA.

Reviens à toi!...

FRITELLINO.

Fuyons, crois-moi...

TOPAZE.

Fuir? et pourquoi?

FRANCATRIPPA.

Sur ses pas...

FRITELLINO.

Le voilà!

TOPAZE.

Le voilà! quoi! déjà!

(A la fin de ce morceau, les deux Bohémiens s'enfuient à toutes jambes par le pont.)

SCÈNE VI.

RAFAEL, TOPAZE.

RAFAEL, paraissant précipitamment à droite.

Ils m'ont échappé!.. (Descendant en scène.) Volé effrontément! en plein jour!... par deux coquins!... Je les ai reconnus, ils étaient là, tantôt... (apercevant Topaze) avec toi... quels sont-ils?

TOPAZE.

Que vous servirait de savoir leurs noms?... que vous servirait même de les poursuivre? leur châtiment, sans doute, n'est pas ce qui vous touche le plus : (avec effort) c'est la perte d'un objet qui vous est cher... dont vous aviez juré, peut-être, de ne vous séparer jamais. Cet objet, les hommes qui étaient là n'ont pas eu dessein de vous le ravir. Vous les croyez coupables... ils n'ont été que curieux.

Duo.

TOPAZE.

J'ignorais que ce tendre gage
Pour vous, hélas! eût tant de prix;
Mais puisqu'à votre cœur épris
Il retrace une douce image,
Ce portrait, qui charmait vos yeux,
Et dont la perte vous fait peine,
Ce portrait, ô mon capitaine,
Je vous le rends, soyez heureux!
Adieu!... adieu!... soyez heureux!...

(Elle s'éloigne.)

RAFAEL, la retenant.

Où donc vas-tu?

TOPAZE.

Je ne sais... Laissez-moi...

RAFAEL.

Tu ne partiras pas ainsi... Des pleurs!... pourquoi?

TOPAZE.

Que vous importe?

RAFAEL.

Réponds-moi...
Pourquoi ces pleurs? Réponds à l'instant même.

TOPAZE.

Eh bien... parce que je vous aime!...

Jadis, en un péril extrême,
Par le secours de votre bras,
Vous m'avez ravie au trépas,
Au risque de périr vous-même,
Et voilà pourquoi je vous aime!...

RAFAEL.

Comment?

TOPAZE.

Qu'un tel aveu ne vous surprenne pas...
Chez nous autres, gens de bohême,
Quand on éprouve un sentiment,
On l'exprime tout franchement,
Et sans user de stratagème,
On dit simplement : Je vous aime!

ENSEMBLE.

RAFAEL.

Étrange aventure!
Jamais, je le jure,
On ne me fit si brusque aveu.
Fille singulière!
Est-elle sincère,
Ou son amour est-il un jeu?

TOPAZE.

De quoi sert ma hardiesse,
Alors qu'une autre a sa foi?
Cachons-lui bien ma tristesse;
Son amour n'est pas pour moi!

(Topaze s'éloigne par la droite; Rafaël la regarde et va la suivre; il est arrêté par la voix d'Annibal.)

SCÈNE VII.

RAFAEL, ANNIBAL, sur le pont.

ANNIBAL.

Comment! encore à Venise, seigneur capitaine? Je vous croyais embarqué depuis plus de deux heures. Les chaînes du port sont-elles tendues? le vent a-t-il changé?

RAFAEL, riant.

Pour le moment, seigneur, la brise souffle de terre ferme et me tient amarré à l'endroit où nous sommes.

ANNIBAL, venant en scène.

Ah! ah! capitaine!... cette brise-là ressemble beaucoup à celle qui retint autrefois, dans le port d'Alexandrie, le vaillant Marcus Antonius : elle s'échappe des lèvres de quelque Cléopâtre.

RAFAEL.

Par ma foi, seigneur Annibal, votre érudition vous rend devin. Figurez-vous l'aventure la plus étrange, la plus inattendue... Mais, étourdi que je suis!... j'allais vous la raconter, comme s'il était sage de livrer un secret d'amour à qui nous a défié ce matin, et n'a qu'à se montrer pour vaincre! Vous n'attendez pas, sans doute, que je vous prenne pour confident, quand il est si dangereux de vous avoir pour rival?

ANNIBAL.

Ah! mon vaillant soldat, vous avez peur!

RAFAEL.

Ma prudence est un hommage à votre mérite.

ANNIBAL.

Qui évite la bataille redoute la défaite.

RAFAEL.

Précisément. Je dérobe ma marche, afin de sauver mes drapeaux.

ANNIBAL.

Pardieu! vous me donneriez envie de m'élancer à votre poursuite, et si je savais dans quel vallon vous cheminez... (Frappé d'une idée.) Mais je le sais!...

RAFAEL.

Vraiment?

ANNIBAL.

Il aboutit à ce pont, et mène à cette hôtellerie.

RAFAEL.

Vous croyez?

ANNIBAL.

C'est là qu'est l'ennemi! c'est votre citadelle.

RAFAEL.

Alors, permettez-moi d'y entrer afin de savoir si elle a coutume de se défendre, car j'ignore encore, je l'avoue, et la qualité de la place et la valeur de la garnison.

ANNIBAL.

Elle s'est rendue bien promptement pour que vous puissiez compter sur son courage.

RAFAEL.

Place démantelée est d'avance abandonnée. Le vent change vite, et ma galère est prête.

ANNIBAL.

Prenez garde, capitaine! rien n'est si difficile que de lever l'ancre quand elle s'est prise dans les plis d'une robe. N'oubliez pas le proverbe : Cœur de bohémienne est un miroir; tout le monde s'y voit, personne n'y reste.

RAFAEL.

Ma foi!... à la garde de Dieu! (Il entre dans l'hôtellerie. — On entend au loin, sur le canal, des chants qui se rapprochent peu à peu.)

ANNIBAL.

Des chants! c'est la comtesse!... A merveille! les gondoliers ont suivi mes instructions. (Il remonte au fond avec empressement, monte sur le pont et semble suivre des yeux une gondole qui s'approche.)

SCÈNE VIII.

ANNIBAL, puis FILOMÈLE, ZENO, LOREDANO, MANFREDI, GRITTI, BEMBO.

CHŒUR, dans la coulisse.

Alentour de nous tout passe,
Et nous-mêmes nous passons;
Rien ne peut laisser de trace,
Bonheur, soupirs ni chansons.

FILOMÈLE, dans la coulisse.

Au souffle du temps tout cède,
Tout, ici-bas, se succède :
Les fruits succèdent aux fleurs,
L'âge mûr suit la jeunesse,
Le regret suit la sagesse,
Le rire succède aux pleurs.

CHŒUR.

Alentour de nous tout passe,
Et nous-mêmes nous passons ;
Rien ne peut laisser de trace,
Bonheur, soupirs ni chansons.

(Pendant la reprise du chœur, une gondole paraît, portant Filomèle et les jeunes Seigneurs ; elle aborde le quai. Annibal s'empresse d'offrir la main à la Comtesse.)

FILOMÈLE.

Savez-vous, seigneur Annibal, que vous êtes un homme étrange, et je ne m'explique pas bien pourquoi, après avoir refusé de monter en gondole avec nous, vous avez recommandé à mes gens d'aborder de ce côté. Est-ce pour me donner l'occasion de voir un des plus vilains quartiers de Venise? est-ce parce que je devais vous y trouver, et afin que je paraisse y être venue pour vous?...

ANNIBAL.

Un tel calcul, signora, n'est jamais entré dans ma pensée, il siérait peu d'ailleurs à un amant aussi maltraité que je le suis. (A part.) Par quel moyen obtenir d'elle un objet quelconque pour cette bohémienne?

FILOMÈLE.

Ah! vous allez bouder, gémir, parce que je n'ai pas récompensé votre vaillance par le don d'une écharpe brodée de mes mains!

ANNIBAL, à part.

Quelle idée!... (Haut.) Je n'étais pas si ambitieux et me serais très-bien contenté d'un mouchoir, d'un nœud de rubans...

FILOMÈLE, riant et détachant un nœud de rubans qu'elle lui donne.

En vérité?... Tenez, vous mettez votre bonne humeur à si bon marché, que ce serait conscience de ne pas la racheter.

ANNIBAL, à part.

J'ai mon affaire. Où diantre maintenant est cette petite bohémienne? (L'apercevant qui vient.) La voilà!... (Haut, avec un enthousiasme simulé.) Ah! signora!... après une si glorieuse récompense... (Se tournant vers Topaze.) Pst!... (Haut.) Quel rival serait assez redoutable... (Bas, du côté de Topaze en lui tendant le nœud de rubans.) Pst! (Haut.) Quel bras assez puissant pour résister...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TOPAZE, puis RAFAEL, sortant de l'hôtellerie.

TOPAZE, prenant le nœud de rubans, reconnaissant Filomèle et poussant un cri.

Ah !...

FILOMÈLE, poussant un cri à l'aspect de Rafaël qui sort de l'hôtellerie.

Ah !...

ANNIBAL.

Quoi donc?... Tiens! le capitaine!... (Il va à lui et lui parle amicalement. Filomèle s'est couvert le visage avec le loup qu'elle tenait à la main.)

FILOMÈLE, à part, avec un grand trouble.

Rafaël ici !...

TOPAZE, à part.

C'est elle!... ce portrait, c'était le sien !

ANNIBAL, à Rafaël.

Eh bien ! capitaine, qui l'emporte décidément de Rome ou de Cléopâtre, de la raison ou de l'amour?...

RAFAEL, en souriant.

Je crois que ce n'est pas la raison.

FILOMÈLE, à elle-même.

Rafaël ici!.. lui qui me croit à Vicence ! Fatale rencontre ! (Annibal revient en riant vers Filomèle, pendant que Rafaël remonte et est arrêté par les Seigneurs qui échangent avec lui quelques mots.)

FILOMÈLE.

Vous connaissez ce jeune homme ?

ANNIBAL.

Intimement.

FILOMÈLE.

Que lui disiez-vous?

ANNIBAL, riant.

Rien... c'est qu'il allait partir, et le voilà qui reste, uniquement parce qu'il se croit aimé!... aimé d'une bohémienne! (Il indique Topaze) de la petite qui est là... une histoire ravissante.

FILOMÈLE.

Ah ! vraiment?...

ANNIBAL.

Ces gens de guerre sont d'une ingénuité!... Une bohémienne!... Je demanderais deux heures pour lui souffler le cœur de sa belle !

FILOMÈLE, avec un sourire d'incrédulité.

Oh !...

ANNIBAL.

Deux heures.

FILOMÈLE, vivement et changeant de ton.

Je vous en donne trois, et vous mets au défi de réussir.

ANNIBAL, un peu sauté.

Hein?...

FILOMÈLE.

Ah ! vous reculez !...

ANNIBAL.

Moi ?

FILOMÈLE.

Vous reculez!

ANNIBAL, avec résolution.

Morbleu ! ce serait la première fois de ma vie. (Il se dirige vers Topaze.)

RAFAEL, qui a gagné le pont au fond du théâtre.

J'aurais voulu lui parler... mais elle ne quitte pas sa place. (Il s'arrête sur les marches en voyant Annibal s'approcher de Topaze.)

TOPAZE, qui est restée pensive dans un coin.

Pourquoi cette femme se trouve-t-elle à Venise, et comment le savoir?...

ANNIBAL, bas à Topaze.

Tantôt, à la nuit tombée, je désire te parler ici, en secret.

TOPAZE.

Vous?...

ANNIBAL.

M'attendras-tu?...

TOPAZE.

Volontiers. (A part.) C'est lui qui me l'apprendra.

FILOMÈLE, à Manfredi qui paraissait se plaindre à elle.

Vous avez tort, Manfredi : souvent le regard est à qui nous parle et la pensée ailleurs. Je vous suis. (Ils s'éloignent tous par la droite et Rafaël par le fond. — Bas à Annibal, qui est revenu près d'elle.) Eh bien ?

ANNIBAL.

J'ai un rendez-vous.

FILOMÈLE.

Déjà ! (Lui prenant le bras.) Savez-vous que vous êtes un homme très-dangereux, et que je vous soupçonne d'avoir un talisman pour vous faire aimer ? (Elle sort vivement avec Annibal à la suite des Seigneurs, en ayant soin que Rafaël ne puisse voir sa figure.)

SCÈNE X.

RAFAEL, TOPAZE.

TOPAZE, qui a suivi des yeux la sortie de Filomèle, se parlant à elle-même.

Elle s'éloigne sans détourner la tête, sans paraître s'occuper de lui !... Est-ce convenu entre eux, ou bien ignore-t-il sa présence à Venise et se hâte-t-elle d'échapper à ses regards?... (Elle observe Rafaël du coin de l'œil.) Il revient sur ses pas. Est-ce pour la suivre? est-ce pour venir à moi ? (Avec joie.) C'est pour moi !... (Rafaël vient à elle, la regarde et lui prend la main en silence.) Vous voilà, seigneur capitaine ?

RAFAEL.

Oui, j'attendais, pour m'approcher, que tout ce monde vous eût quittée. Mais il me semble que votre main tremble...

TOPAZE.

De bonheur, peut-être.

RAFAEL.

Que vous disait donc tout bas le seigneur Annibal ?

TOPAZE.

Quand cela?...

RAFAEL.

Tout à l'heure, ici.

TOPAZE, avec un sentiment de bonheur.

Oh! je ne m'en souviens pas en ce moment.

RAFAEL.

Vous m'aimez donc? (Topaze retire doucement sa main.) Vous ne rougissiez pas de cet amour, tantôt?

TOPAZE.

Non; mais depuis lors, j'ai songé.

RAFAEL.

A quoi?

TOPAZE.

A ce médaillon... que vous portez... et je me suis sentie honteuse et jalouse. Elle vous aimait donc bien cette femme?

RAFAEL.

Elle le jurait, du moins.

TOPAZE.

Et... vous l'aimez toujours?... Non.... ne me répondez pas.

RAFAEL.

J'ignore si je pourrais le faire nettement et me bien éxpliquer à moi-même ce qui se passe en moi; ce que je sais, c'est qu'un aveu est tantôt sorti de votre bouche et que cet aveu, je vous cherchais pour l'entendre encore.

TOPAZE.

Oh! s'il en était ainsi, si vous ne me trompez pas!... Mais, pardon... il me semble que la nuit ne doit pas être loin et qu'il se fait déjà tard.

RAFAEL.

Quoi! vous rentrez?...

TOPAZE.

A demain, capitaine. (Lui tendant la main avec douceur.) A demain.

RAFAEL.

Vous me quittez sitôt?

TOPAZE.

A demain. (Il commence à faire nuit. — Elle lui dit adieu du geste et rentre dans l'hôtellerie. Au moment où il remonte la scène, un homme que l'on a déjà vu rôder sur la place passe à côté de lui et lui glisse un billet.)

SCÈNE XI.

RAFAEL, seul.

Que veut dire ceci? un billet... pour moi?... Ne vous trompez-vous pas?... (Il ouvre le billet, l'homme tourne vers lui un falot qu'il tient.) Signé : Annibal Barbiano!... (Il lit.) « Si le seigneur capitaine a quelques instants à perdre sur la place San-Carlo, il remerciera demain l'ami qui le prie ce soir de s'y promener. » (L'homme souffle vivement la lumière de la lanterne et disparaît.) Le message est aussi singulier que les allures du messager. On vient de ce côté... un homme enveloppé d'un manteau... Est-ce Annibal?... (Rafael se retire dans un angle de maison. Il fait tout à fait nuit.)

SCÈNE XII.

RAFAEL, ANNIBAL, puis TOPAZE.

RAFAEL, pendant qu'Annibal traverse la scène.

C'est lui!... Où va-t-il ainsi?... (Voyant Annibal se diriger vers l'hôtellerie.) A cette porte!... (Annibal frappe.)

TOPAZE, paraissant à la croisée.

Est-ce vous, seigneur Annibal?...

ANNIBAL.

C'est moi.

TOPAZE.

Il n'y a personne sur la place?...

ANNIBAL.

Non.

TOPAZE.

Je descends.

RAFAEL, à part, au fond.

Cette voix m'est connue... c'est la sienne!...

ANNIBAL, à lui-même.

La comtesse, en me faisant écrire ce billet au capitaine, m'a mis vis-à-vis de lui dans une position délicate. Il doit être aux aguets par là... J'étais trop avancé pour reculer... Bah! pourvu que j'aie pour moi l'apparence... les amants n'y regardent pas de si près. La porte s'ouvre... attention.

RAFAEL, apercevant Topaze.

Une femme!

TOPAZE, venant vivement à Annibal.

Vous voilà... je vous attendais impatiemment.

ANNIBAL, à part.

Le premier mot est bon. (Haut.) Je n'ai pourtant pas laissé passer l'heure : à la nuit tombée... c'étaient nos conventions...

TOPAZE.

Oh! sans doute... je n'aurais pas voulu que vous vinssiez plus tôt.

ANNIBAL.

Pourquoi? Est-ce qu'il y avait quelqu'un ici? le capitaine, peut-être?...

TOPAZE.

Je ne me plains pas de votre peu d'exactitude; mais quand on espère quelque chose des gens, on compte les minutes, et j'attends quelque chose de vous.

ANNIBAL.

En vérité? (A part.) Cela se trouve bien. (Haut.) Prends donc mon bras.

TOPAZE.

Pourquoi faire?...

ANNIBAL.

Pour ne pas rester toujours à la même place.

TOPAZE.

Nous sommes bien là.

ANNIBAL.

Sans doute, mais cela nous donnerait un petit air d'intimité qui me serait très-utile .. je veux dire très-agréable en ce moment... Je te préviens d'ailleurs que je ne t'écouterai qu'à cette condition. (Topaze hésite un peu; puis elle lui donne le bras. A part.) A merveille! (Haut.) Tu disais donc que ma présence te cause un plaisir extrême, et qu'en venant à ce rendez-vous, ce soir... (Ils s'éloignent en causant. — Rafael, pour entendre, s'est peu à peu glissé le long des maisons. Il se trouve à l'avant-scène quand les autres remontent, et se retire ou disparaît quand ils approchent.)

RAFAEL, à l'avant-scène.

Elle a pris son bras! Elle l'attendait!... Leur conversation m'échappe par moments... mais les derniers mots de cet homme indiquent assez...

ANNIBAL, revenant.

Sais-tu que ton désir de me voir pourrait me donner de l'amour-propre, et que...

TOPAZE, retirant son bras.

Je ne vous comprends pas... (Ils s'arrêtent.)

ANNIBAL, à part.

Ah diable! (Haut.) Non, voyons... je disais... tu as quelque chose à me demander... (Il lui offre de nouveau le bras.)

RAFAEL, à part.

Allons! c'est un rêve qui passe sans laisser de trace.

TOPAZE, prenant le bras d'Annibal, et avec vivacité.

Quelle est cette dame qui était là, ce soir, avec vous? Elle n'est pas de Venise. Comment s'y trouve-t-elle?... depuis quand?... Vous l'aimez. Vous aime-t-elle?... Je veux savoir...

ANNIBAL, haut.

Mais, sur mon honneur, c'est une scène de jalousie que tu me fais là, et je me demande...

TOPAZE, saisie et poussant un cri en voyant le Capitaine.

Ah !...

ANNIBAL, feignant la surprise.

Le capitaine !... (Raphaël la regarde, sourit et s'éloigne rapidement. Pendant les derniers mots, une gondole a passé silencieusement le canal sur; elle s'est arrêtée au fond. Une femme est dedans, qui se tient debout et observe : c'est Filomèle; elle est masquée.)

TOPAZE.

Il était là !

ANNIBAL.

Voilà pourquoi, ma belle, je tenais tant à t'avoir à mon bras. (Il s'éloigne en souriant. Un rire part de la gondole, qui continue sa route.)

TOPAZE, avec désespoir.

C'était un piége !... (Elle cache sa tête dans ses mains.)

Finale.

TOPAZE.

Leur rire a retenti jusqu'au fond de mon cœur !
Rage impuissante !... honte et douleur !
Mon âme révoltée
S'indigne, mais en vain,
Et lui, sans regrets, m'a quittée !...
Oh ! comme il m'a traitée !...
Pour moi quel froid dédain !

Adieu, rêves d'amour,
Doux charme de ma triste vie !
Il faut que sans retour
Mon cœur se taise et vous oublie !...

Quand je voyais du sort s'adoucir la rigueur,
Quand j'allais toucher au bonheur,
Toute espérance m'est ravie !...

Adieu rêves d'amour, etc.

Mais cessons de nous affliger...
On ne répare rien par de stériles larmes !...
Employons de meilleures armes,
Et commençons par nous venger !
(Elle donne un coup de sifflet. Entrent les Bohémiens.)

SCÈNE XIII.

TOPAZE, FRANCATRIPPA, FRITELLINO, BOHÉMIENS, parmi lesquels quelques-uns tenant des torches qui éclairent la scène.

CHŒUR.

Qu'arrive-t-il ? que nous veux-tu ?
Chacun de nous est accouru,
Ta le vois,
A ta voix.
Tes sujets, tes amis,
En tout temps sont soumis,
Et tout signal est entendu.
Qu'arrive-t-il ? que nous veux-tu ?

TOPAZE.

Je veux des toilettes brillantes,
Des parures étincelantes,
Car ce soir je vais au bal
Chez le seigneur Annibal.

LE CHŒUR.

Quoi ! ce soir tu vas au bal
Chez le seigneur Annibal ?

TOPAZE.

Répondez tous : êtes-vous prêts
A me servir dans mes projets ?

LE CHŒUR.

Nous sommes prêts !...

TOPAZE.

Je suis reine de bohème !...
Sur mon front brille un diadème !...
Je suis reine de bohème !...
De celui qui m'ose outrager
Toujours je sais me venger.
Humble tant que le jour dure,
La nuit, changeant de figure,
Mes paroles sont des lois,
Un peuple agit à ma voix.
Je suis reine de Bohême, etc.

LE CHŒUR.

Topaze, à toi nos bras...
Ordonne et tu verras !...
Mais quel est ton projet ?

TOPAZE.

Plus tard vous le saurez :
En attendant, obéissez !...

ENSEMBLE.

TOPAZE.

Je suis reine, etc.

CHŒUR.

Elle est reine, etc.

ACTE DEUXIÈME

Salle splendide, éclatante de lumière. Une galerie circulaire à jour, et à laquelle on monte par un vaste escalier en marbre chargé de tapis et de fleurs, règne autour de la salle. Cette galerie, qui laisse voir partout le ciel ainsi que le haut des monuments de Venise, est occupée par de nombreux convives. Des valets vont et viennent, portant des plats ou du vin dans des vases d'or. Des seigneurs, la coupe en main, sont groupés sur l'escalier. Toute la scène est occupée par les danses au moment où le rideau se lève.

SCÈNE PREMIÈRE

BALLET

SCÈNE II.

MANFREDI, BEMBO, ZENO, LOREDANO, GRITTI, FRANCATRIPPA, FRITELLINO, costumés en riches seigneurs.

MANFREDI.

Une fête splendide, messieurs, et digne d'un doge ou d'un empereur.

GRITTI.

Plutôt que d'un parvenu dont le père s'est enrichi par des moyens assez peu scrupuleux.

MANFREDI.

Bast ! vous y regardez de trop près, Gritti, et on n'aurait de plaisir à rien s'il fallait toujours aller au fond des choses et s'enquérir de quelle cave provient le vin qu'on boit.

BEMBO.

Par Bacchus ! qu'il soit de Chypre ou de Délos, de Naples ou de Syracuse, je déclare celui qu'on m'a servi excellent et son propriétaire l'hôte le plus magnifique de toute l'Italie.

MANFREDI.

Cet Annibal, messieurs, veut effacer en profusion et en splendeur Médicis de Florence et Maximilien d'Allemagne. Voilà qu'après avoir fait don à chaque cavalier de la coupe d'or ciselé placée devant lui, après avoir attaché le bouquet de chaque dame par une agrafe en diamants, il fait jeter aux curieux réunis sous son balcon les débris du festin, et jusqu'aux fins tissus des Flandres qui couvraient les tables.

LOREDANO.

Parlez-vous sérieusement, Manfredi ?

MANFREDI.

Rien n'est plus vrai; je trouve cela royal.

GRITTI.

Messieurs, le Barbiano veut se faire un parti dans l'État. Il a de grands projets. (Tous partent d'un éclat de rire.)

MANFREDI.

Un Foscari ténébreux, un Faliero en herbe. Vous me semblez très-amusant, Gritti, avec votre idée.

GRITTI.

Elle n'est pas de moi : je l'ai recueillie au moment où elle tombait de deux lèvres divines, que, malgré leur malice, je soupçonne de ne s'ouvrir jamais que pour donner passage à des paroles sérieuses.

BEMBO.

Je vous préviens, messieurs, que Gritti s'est pris d'amour pour cette jeune signora, dont les piquantes reparties circulent, répétées de tous côtés, et que personne ici ne connaît.

MANFREDI.

Vous vous trompez, Bembo; j'étais là quand on l'a annoncée... Elle porte un nom illustre : celui des Salviati de Ferrare.

LOREDANO.

Une femme charmante, messieurs.

MANFREDI.

Fine comme un lutin, savante comme une fée, méchante comme un démon; j'en suis coiffé aussi.

LOREDANO.

Moi, j'en raffole.

GRITTI.

Moi, j'ai longtemps causé avec elle. Rien de si curieux que de l'entendre, si ce n'est peut-être de regarder l'étrange physionomio du personnage qui lui donnait le bras en entrant. Avez-vous remarqué ce compagnon, messieurs?

MANFREDI.

Ah! oui, un certain prince romain. Tudieu! le sang n'est pas beau par là, et on pend tous les jours à Venise des gens de meilleure mine. (Fritellino rit. Francatrippa, inquiet, lui pousse vivement le coude pour le faire taire.)

GRITTI.

Lui et un sien ami n'ont pas quitté le buffet ou la table depuis que la fête est commencée. (Les deux bohémiens cachent vivement les verres qu'ils tiennent à la main.

BEMBO.

Deux singuliers cavaliers pour une si gentille dame, vous en conviendrez.

MANFREDI.

Bast! la beauté ressort par le contraste.

BEMBO.

Je croyais, moi, qu'il ne restait plus d'héritière des Salviati, et que la dernière avait été enlevée tout enfant par une troupe de bohémiens, de coquins, de bateleurs. (Francatrippa avale de travers en entendant ces derniers mots. Fritellino lui pousse vivement le coude pour qu'il se taise.)

LOREDANO, riant.

Par Bacchus! voilà le Romain qui étouffe.

MANFREDI, de même.

Ce n'est pas étonnant, depuis le temps qu'il mange. (Les Seigneurs remontent en riant, au moment où Annibal paraît entre Topaze et Filomèle, donnant la main à toutes deux.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANNIBAL, TOPAZE, FILOMÈLE, chacune un bouquet à la main.

GRITTI.

Messieurs... voici notre charmante étrangère avec Filomèle.

ANNIBAL, à la cantonade.

Laissez l'air entrer dans les galeries. Conduisez aux terrasses. (A des groupes qu'il rencontre.) Le canal est couvert de gondoles qui jettent des feux de toutes couleurs. Ce coup d'œil vous plaira, j'espère. Pardon, comtesse, et vous, signora, si je vous prive pour un moment et de ce spectacle et du plaisir de danser, mais vous avez voulu visiter en détail mon palais, et, en vous retenant, je ne fais qu'obéir à vos ordres.

TOPAZE.

Devant tant de merveilles, seigneur, nous n'avons rien à regretter. Mais l'admiration se lasse vite, et je demande à m'asseoir. (Les Seigneurs s'empressent d'avancer un fauteuil.)

FILOMÈLE, bas à Annibal.

Ne trouvez-vous pas que la signora Léonor Salviati rappelle cette petite bohémienne de la piazzetta San-Carlo?

ANNIBAL.

Beaucoup, surtout quand elle me regarde.

FILOMÈLE, riant.

Fat!

ANNIBAL.

Nous voici presque revenus au point d'où nous sommes partis, et cependant je vous prie de remarquer qu'il y a autant de différence entre cette galerie et celle où nous étions, qu'entre ma salle romaine et mon pavillon asiatique. Cette diversité plaît à l'œil du visiteur et sied dans un palais, à la condition de n'en pas contrarier l'harmonie générale. Ces marbres viennent de Paros, ces mosaïques de Florence.

GRITTI.

La fatuité de ce Barbiano m'irrite.

MANFREDI, riant.

Sottise et opulence sont, dit-on, sœurs jumelles.

TOPAZE.

Pour moi, ce qui me paraît plus merveilleux encore que tant de richesses, c'est que la vie d'un homme suffise à les acquérir.

ANNIBAL.

Mon père, signora, était très-économe et il a été vingt ans administrateur des deniers de la république.

TOPAZE.

Ah! c'est différent. Il ne vous a laissé que ça?

ANNIBAL.

Non pas vraiment! des biens en terre ferme, quelques châteaux en Morée, deux ou trois îles dans l'Archipel, que sais-je? Mon père, je le répète, avait beaucoup d'ordre.

TOPAZE.

Je commence à trouver qu'il en avait trop.

ANNIBAL.

Je continue. (Indiquant la droite du spectateur.) Ici sont mes tableaux, plus loin mon appartement... (Indiquant un passage à gauche.) Et de ce côté... un passage secret qui mène au vestibule. C'est un escalier dérobé.

TOPAZE.

Comme tout le reste. (Les Seigneurs s'efforcent d'étouffer leur rire.)

MANFREDI, bas à Loredano en se pinçant les lèvres.

Le Barbiano ne s'attendait pas à ce trait-là.

GRITTI.

Je vous dis qu'elle est adorable.

TOPAZE.

Une chose que l'on ne saurait s'expliquer sans peine, seigneur Annibal, c'est qu'avec les qualités dont le ciel vous a doué et toutes celles que vous devez à la prévoyance paternelle, vous n'ayez pas encore songé au mariage. Est-ce de votre part insouciance, aversion naturelle, ou vous trouvez-vous trop de bonheur au jeu?

GRITTI, riant.

On pourrait croire que c'est cette dernière raison qui retient Annibal, si l'on ne savait que, comme nous tous, il aspire à un hymen précieux.

TOPAZE.

Comme vous tous? Oh! cela ne saurait être vrai pour le seigneur Bembo, qui est marié...

BEMBO.

Hein?

TOPAZE.

Pour le seigneur Manfredi, qui aime ailleurs en même temps...

MANFREDI.

Quoi?

TOPAZE.

Pour le seigneur Zeno, qui est chevalier de Malte. (Elle se lève, ainsi que Filomèle.)

ANNIBAL, se frottant les mains.

Bravo! en voilà trois de congédiés.

BEMBO.

Mordieu! elle sait l'histoire de tout le monde!

FILOMÈLE, piquée.

En vérité, seigneur Barbiano, votre bal se ressent de l'époque de carnaval où nous sommes, et je trouve même qu'on fait de libertés et de hardiesses, il ne gagnerait rien à être masqué.

TOPAZE.

Il perdrait plutôt de son mérite, signora, le masque étant au visage ce que la cuirasse est pour le cœur : une armure de poltron.

FILOMÈLE.

Je sais que Ferrare est renommée pour sa bravoure.

TOPAZE.

Comme Vicence pour sa fidélité.

FILOMÈLE, à part.

Que dit-elle?

TOPAZE.

A propos de Vicence, on assure que ses femmes se distinguent entre toutes les Italiennes par l'éclat de leur beauté et la tendre sensibilité de leur cœur. L'avez-vous entendu dire, seigneur Annibal?

ANNIBAL.

Oui... et hier encore on nous racontait à ce sujet une histoire... (Bas à Filomèle.) C'est le capitaine! il était aimé... à Vicence.

TOPAZE.

Comment nommez-vous donc cette certaine église où elles vont de préférence faire leurs dévotions et que fréquentent de leur côté les jeunes cavaliers de la ville?

ANNIBAL.

San-Francesco.

TOPAZE.

Précisément. Et cette rue écartée qui va de la place du marché aux remparts?

ANNIBAL.

La rue de Padoue.

TOPAZE.

De Padoue... oui. J'ai un peu oublié cela depuis un an : mais si quelqu'un voulait me remettre sur la voie...

FILOMÈLE.

Il me semble que l'orchestre nous appelle, messeigneurs... (Vivement, bas à Topaze, en passant près d'elle.) Il faut que je vous parle... ici.

TOPAZE, de même.

A vos ordres, signora.

ANNIBAL, bas et vivement.

Vous venez, en écartant mes rivaux, de me rendre un signalé service. Je suis sûr de sa main, à présent.

TOPAZE.

En vérité? J'aurais gagé, moi, que vous n'épouseriez jamais qu'une reine.

FILOMÈLE.

Eh bien, seigneur Annibal?...

ANNIBAL.

Me voici. (Annibal s'empresse de lui offrir la main. Ils sortent.)

MANFREDI.

Vous avez laissé tomber votre bouquet, signora. (Il le lui rend.)

TOPAZE, avec la plus grande coquetterie.

Pour vous donner l'occasion de m'en demander une fleur. (Elle la lui donne. Il la cache vivement.)

GRITTI.

La signora consentira-t-elle à danser tout à l'heure?

TOPAZE.

Peut-être, si c'est avec vous.

BEMBO.

Ah! signora, on se croit un moment de vos amis, et l'on se demande ensuite si l'on ne s'est pas trompé.

TOPAZE, en souriant.

Que voulez-vous? le cœur d'une femme est comme son oratoire : il ne fait jamais assez clair pour y lire. (Tous s'éloignent.)

SCÈNE IV.

TOPAZE, FRITELLINO, FRANCATRIPPA, qui se sont glissés dans la salle pendant la fin de la scène précédente.

TOPAZE.

Le capitaine?

FRANCATRIPPA.

Trouvé.

TOPAZE.

Le message?

FRITELLINO.

Transmis.

TOPAZE.

De la part d'Annibal?

TOUS DEUX.

De sa part.

TOPAZE.

Tous mes ordres?...

FRANCATRIPPA.

Exécutés.

TOPAZE.

Et Rafaël?

FRITELLINO.

Il monte.

TOPAZE, montrant la petite porte.

Par là?

TOUS DEUX.

Par là.

TOPAZE.

C'est bien. Sortez.

TOUS DEUX.

Sortons. (Tous deux s'éloignent vivement.)

SCÈNE V.

TOPAZE, puis RAFAEL.

TOPAZE.

Ah! je tremblais qu'il n'eût refusé! Des pas! on vient! c'est lui! (Elle se tient un peu à l'écart.)

RAFAEL, introduit par la petite porte par un domestique.

Il suffit, j'attendrai. Parbleu! voilà qui est étrange. Que peut avoir encore à me dire ce seigneur Annibal, et d'où vient qu'il m'envoie chercher?

TOPAZE.

Ce n'est pas lui qui vous attend, capitaine; c'est moi.

RAFAEL.

Vous?

TOPAZE.

Oui, Topaze la bohémienne, qui n'a ni le temps ni la volonté de se cacher pour vous sous ses habits de grande dame ou derrière un nom emprunté; Topaze, la mendiante de Vicence, le guide mystérieux des montagnes de Padoue, la chanteuse de la place San-Carlo.

RAFAEL.

Celle qu'on y rencontre le soir au bras d'un cavalier. Oh! je me souviens.

TOPAZE.

Oui, celle-là même, seigneur capitaine, celle-là qui n'a rien oublié non plus de ce qui s'est passé hier.

RAFAEL, ironiquement.

Alors, signora, permettez-moi de garder le silence. Les souvenirs sont parfois pénibles à rappeler, et il m'en coûterait de provoquer vos larmes.

TOPAZE, avec un sourire.

Oh! soyez sans crainte. Quand on nous outrage, nous autres filles d'Égypte, nous ne pleurons pas : nous nous vengeons.

RAFAEL.

Ah!

TOPAZE.

Écoutez-moi bien, car je tiens à ce que notre position soit franchement accusée et qu'il n'y ait entre nous rien d'équivoque ou d'obscur : deux hommes m'ont insultée hier : l'un en se vantant d'avoir une part dans mon cœur, l'autre en le méconnaissant. Il me faut un regret de celui qui m'a méconnue, une réparation de celui qui a menti. A double outrage, double vengeance! Ce regret, je l'obtiendrai, je l'espère; cette réparation, je l'aurai dans une heure. (Changeant de ton.) Et maintenant, seigneur capitaine, oserai-je attendre de votre courtoisie que vous restiez au bal jusqu'au moment où j'en aurai fini avec l'un et avec l'autre? (En souriant.) Ce ne sera pas long, je m'y engage.

RAFAEL.

Mais vraiment, signora, après cette promesse et la provoquante audace de votre invitation, il faudrait être bien peu curieux pour vous refuser.

TOPAZE.

N'est-ce pas? d'autant plus que vous ne pourriez plus sortir d'ici.

RAFAEL.

Hein? vous dites?

TOPAZE.

Rien, sinon que j'ai pris mes précautions.

RAFAEL.

Contre mon impatience? Ah! vous me croyez bien peu

galant. Et par qui, du seigneur Annibal ou de moi, commencera la leçon?

TOPAZE.

Oh! par vous, capitaine.

RAFAEL.

Je vous sais gré de la préférence.

TOPAZE.

Elle vous est due. N'est-ce pas vous qui m'avez fait le plus de mal?

RAFAEL.

Ah! prenez garde, signora, cette plaiote ressemble au début d'une justification vulgaire, et ce n'est pas sur ce pied que vous venez d'engager entre nous la partie.

TOPAZE.

Vous avez raison; mais peut-être n'ai-je pas encore toutes mes cartes et suis-je forcée d'amuser le tapis en attendant. N'importe; je vous ai promis de ne pas vous faire languir, et je commence. Hier, au moment où vous sortiez de l'hôtellerie, il y avait sur la piazzetta une dame, que vous n'avez pas remarquée, mais qui vous a remarqué, elle. Pourquoi cette dame paraissait-elle contrariée de votre présence à Venise? c'est ce que j'ignore, et ce que nous apprendrons plus tard peut-être. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'à toute personne possédant un moyen de vous éloigner sur-le-champ, elle eût dit merci de grand cœur.

RAFAEL.

Jusqu'ici je ne vous comprends pas.

TOPAZE.

Je continue. Sur cette piazzetta se trouvait précisément la personne qui allait fournir ce moyen si désiré. C'était quelqu'un dont nous parlions tout à l'heure, une bohémienne... qu'à tort ou à raison — à tort, je crois — on supposait être cause de votre séjour à Venise. Dès qu'on eut attribué votre présence ici à l'amour de cette égyptienne, il ne fut pas difficile de se dire que l'on s'assurerait de votre départ, si l'on vous faisait rougir de cet amour. L'idée était très-simple, comme vous voyez, sinon très-honnête. Quant à la pauvre mendiante qui, par suite de ce calcul, allait se trouver calomniée, sacrifiée, perdue... on marche sur le cœur de ces gens-là et on passe. Donc, la grande dame saisit avidement cette idée si simple que je viens de dire et la mit à exécution, et elle réussit, et tout alla à souhait, et il ne fut plus question de la bohémienne, et la belle dame se sentit épanouie et triomphante. Mais pourquoi tenait-elle si fort à vous éloigner de Venise? en quoi votre présence pouvait-elle l'y gêner à ce point qu'elle ait voulu s'en débarrasser à tout prix? cela est piquant à savoir, vous en conviendrez; aussi je le cherche depuis hier, comme vous paraissez le chercher en ce moment. Seulement, moi, j'ai de la patience, je m'entête aux énigmes, et comme je savais que cette dame devait venir au bal, j'y suis venue aussi pour apprendre le mot, et je vous y ai fait venir afin que vous le trouviez, et pour faciliter nos recherches, je vous ai ménagé un tête-à-tête avec elle. Elle ne doit pas être loin... je l'attends... (voyant entrer Filomèle) et je vous la présente.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FILOMÈLE.

FILOMÈLE, déconcertée à l'aspect du Capitaine.)

Ah!

RAFAEL.

Diane!

TOPAZE.

Tiens! vous savez le mot!

Couplet.

Quoi! vraiment! vous vous connaissez?...
Je crois ma présence indiscrète;
Les tiers sont souvent déplacés,
Et je vous laisse en tête à tête.

Hier, près San-Carlo,
Dans sa barque joyeuse,
Une dame passait, triomphante et rieuse,
A son rire le ciel réservait un écho:
Ah! ah! ah!
On l'a dit, on le redira,
Rira bien celui-là
Qui le dernier rira!
Ah! ah! ah!

SCÈNE VII.

RAFAEL, FILOMÈLE, puis ANNIBAL.

RAFAEL.

Je vous regarde, signora, et ne puis en croire mes yeux. Tout ce qui s'est passé est votre ouvrage: je le sens, je le vois... mais je ne saurais, je l'avoue, m'expliquer clairement encore le motif qui vous a fait agir. M'auriez-vous oublié?... et le désir d'écarter un témoin importun vous aurait-il poussée à imaginer...

ANNIBAL, à la cantonade.

Ma maison est la vôtre, messeigneurs.

FILOMÈLE, à part.

Grand Dieu! Annibal.

ANNIBAL, entrant.

Je vous supplie de vous en souvenir. Le capitaine! chez moi!... et seul avec vous, comtesse! (En souriant malignement.) Ah! capitaine! capitaine! auriez-vous l'intention de prendre ici votre revanche?

FILOMÈLE, à part.

Ciel!

RAFAEL.

Que voulez-vous dire?

ANNIBAL.

Que la main de la comtesse est mon bien le plus précieux, et comme elle daigne, peut-être, payer ma flamme de quelque retour, vous comprenez...

RAFAEL.

La comtesse? vous l'aimez? et elle vous a promis sa main?... Ah! je suis honteux, signora, de n'avoir pas deviné plus tôt. Je m'explique à présent l'embarras que l'on ressentait de ma présence.

ANNIBAL, avec fatuité.

Oh! l'embarras, capitaine... votre amour-propre exagère un peu. Elle ne m'embarrasse pas; seulement, à cause de ce qui s'est passé hier entre nous, j'ai pu dire...

RAFAEL, contenant son rire.

Eh! eh! ce bon seigneur Annibal!... Il s'est prêté de fort bonne grâce au rôle qu'on lui a fait jouer...

ANNIBAL.

Hein?

RAFAEL, qui a tout doucement détaché la chaîne qu'il porte au cou.

Eh! eh! (Il passe son bras autour du cou d'Annibal.) Tenez, vous êtes un homme précieux dans l'occasion. Vrai, je vous trouve charmant. Eh! eh! (Il lui attache sa chaîne tout en parlant.)

ANNIBAL.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

RAFAEL.

Mais charmant!... Restez!... restez donc!

Couplet.

Quoi! vraiment! vous vous épousez?...
Je crois ma présence indiscrète;
Les tiers sont souvent déplacés,
Et je vous laisse en tête à tête.

Hier j'ai méconnu le cœur simple et fidèle
De celle qui m'avait voué tout son amour,
Je l'ai perdue, hélas! peut-être sans retour,
Mon erreur m'a séparé d'elle;
Mais pourquoi de regrets fâcheux
Attrister ici des heureux?
Ah! ah! ah!
On l'a dit, on le redira,
Rira bien celui-là
Qui le dernier rira!
Ah! ah! ah!

SCÈNE VIII.

ANNIBAL, FILOMÈLE.

ANNIBAL, très-intrigué.

Que diable a-t-il à rire, et que signifie ce médaillon qu'il m'a passé au cou?

FILOMÈLE, vivement.

Je vous défends de l'ouvrir.

ANNIBAL.

Pourquoi?

FILOMÈLE.

Que vous importe? je vous le défends.

ANNIBAL.

J'entends bien; mais la raison?

FILOMÈLE.

Caprice, fantaisie... juste ressentiment de vos propos de tout à l'heure. Quel besoin aviez-vous de parler de votre amour pour moi à ce capitaine? Comme si cela devait l'intéresser!... (Mouvement d'Annibal pour ouvrir.) Ajoutez qu'en faisant parade de vos espérances, vous m'avez presque engagée, comme si vous étiez sûr de mon consentement, et jusqu'ici je ne l'ai pas donné. Ma main est à moi, vous n'avez pas le droit d'en disposer, et je vous la refuse.

ANNIBAL, essayant d'ouvrir.

Que peut-il y avoir dans ce médaillon?

FILOMÈLE, vivement.

Je le sais.

ANNIBAL.

Vous?

FILOMÈLE.

Il m'appartient.

ANNIBAL.

Mais il était aux mains du capitaine.

FILOMÈLE.

A qui je le montrais quand vous êtes entré.

ANNIBAL.

Le montrer, pourquoi? que renferme-t-il?

FILOMÈLE.

Un portrait.

ANNIBAL.

Un portrait?

FILOMÈLE.

Le mien.

ANNIBAL.

Pour lui?

FILOMÈLE.

Pour vous.

ANNIBAL, ouvrant le médaillon, et avec joie.

Pour moi!... son portrait!...

FILOMÈLE.

Oui... mais je le redemande, je le veux, et tout est rompu entre nous.

ANNIBAL.

Grand Dieu!

Duo.

ANNIBAL.

Révoquez cet arrêt, ou redoutez, cruelle,
Les suites de mon désespoir!
Inhumaine, craignez qu'à ma douleur mortelle
Je ne succombe dès ce soir...
Vers moi tournez des yeux plus doux;
Voyez à vos genoux,
Un coupable qui s'humilie;
Ah! pardonnez à sa folie,
Voyez : il tombe à vos genoux!

FILOMÈLE.

Je vous l'ai dit, non, non, non, non...
N'exigez pas votre pardon!

ANNIBAL.

Ah! malgré vous votre cœur s'émeut!
Laissez-lui faire ce qu'il veut.
Vers moi tournez vos yeux si doux.
Voyez à vos genoux
Un coupable qui s'humilie;
Ah! pardonnez à sa folie,
Voyez : il est à vos genoux!

FILOMÈLE.

Allons, relevez-vous, méchant! l'on vous pardonne!

ANNIBAL.

Ah! que vous êtes bonne!...
Tant de grâces me rend confus.

FILOMÈLE.

Mais qu'on ne vous y prenne plus!

ENSEMBLE.

FILOMÈLE.

Provoquant la tempête,
J'échappe à son enquête;
Il garde son erreur :
Mais je crains cette femme,
Elle lit dans mon âme,
Et malgré moi, j'ai peur!

ANNIBAL.

Pour moi quelle conquête!
Ma victoire est complète!...
Rien ne vaut mon bonheur...
Son aveu le proclame,
Elle sera ma femme,
Et je suis son vainqueur!

FILOMÈLE, à part.

Tout dans cette fête
Me trouble et m'inquiète
Et je vais prudemment
M'éloigner à l'instant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Filomèle sort vivement.)

SCÈNE IX.

ANNIBAL, GRITTI, ZENO, BEMBO, MANFREDI, LOREDANO, puis RAFAEL.

MANFREDI.

Annibal baisant la main de la comtesse! Il est aimé!

ANNIBAL, triomphant.

Aimé! choisi! préféré! et sans le secours d'aucun philtre!... Ah! ah! je vous l'avais prédit, mes jeunes seigneurs; elle y consent; je l'épouse. (A Rafael qui entre.) Capitaine, vous serez mon témoin.

RAFAEL, à lui-même.

Impossible de lui parler! à peine m'a-t-elle indiqué de loin par un signe de l'attendre ici.

ANNIBAL, montrant aux seigneurs le médaillon.

C'est son portrait qu'elle a fait faire pour moi, messieurs... spécialement pour moi... demandez au capitaine.

RAFAEL.

Laissez-moi donc tranquille. (A lui-même.) Je ne sais ce qui se passe par là, mais Topaze parle à l'oreille de tout le monde, et les galeries se vident comme par enchantement.

GRITTI.

Il me semble, messieurs, que nous sommes battus à plate couture.

ZENO.

Le mieux, en pareil cas, est de tâcher de se consoler.

BEMBO.

Bien dit : consolons-nous.

MANFREDI.

Quant à moi, vous savez tous de quel côté s'est tourné mon cœur : j'aime la charmante étrangère qui nous est apparue ce soir pour la première fois.

RAFAEL.

Que dit-il?

LOREDANO.

Un moment, messieurs, je l'aime aussi; je vous en ai prévenus.

GRITTI.

Moi de même : rappelez-vous...

BEMBO.

Et moi.

ZENO.

Et moi.

MANFREDI.

Ah çà! messieurs, c'est une fatalité. Nous n'allons pas encore nous élancer tous cinq sur la même route.

ANNIBAL, riant.

Pardieu! je regrette de ne pas faire le sixième comme l'autre fois, afin d'arriver le premier.

RAFAEL, vivement.

Après moi, pourtant, seigneur Annibal.

ANNIBAL.

Vous aussi, vous en êtes! Le compte s'y trouva toujours; c'est charmant.

MANFREDI.
Voyons, messieurs, voyons; il faudrait s'entendre.
TOUS.
Mais certainement, il faut s'entendre.

Septuor.

ENSEMBLE.

ANNIBAL.
Pourquoi, messieurs, pourquoi s'entendre?
A six on peut très-bien prétendre
A la fois à la même main;
Seulement, vous savez la fin!

LES CINQ SEIGNEURS.
Messieurs, tâchons
De nous entendre;
Nous ne pouvons
Toujours prétendre
Tous les six à la même main;
Ceci doit avoir une fin.

RAFAEL, riant.
Eh! oui, tâchons
De nous entendre;
Nous ne pouvons
Tous six prétendre,
A la fois, à la même main;
Ceci doit avoir une fin.

ANNIBAL, riant.
Oh! la plaisante sympathie!

RAFAEL, de même.
Comment finira la partie?

REPRISE.
Messieurs, tâchons
De nous entendre;
Nous ne pouvons
Toujours prétendre
Tous les six à la même main;
Ceci doit avoir une fin.

RAFAEL.
Eh! oui, tâchons
De nous entendre, etc.

MANFREDI.
Parbleu! de finir l'entretien
Je crois que je tiens le moyen.

TOUS.
Fort bien!
Voyons ce moyen!

MANFREDI.
Que portait Léonore
Ce soir à son corset?

BEMBO.
Ah! je le vois encore,
Un tout petit bouquet!

RAFAEL, inquiet.
Ah çà! quel intérêt
Prennent-ils donc à ce bouquet?

MANFREDI.
Chacun sait, je suppose,
Comme il se composait?
Dans le centre, une rose...

BEMBO.
Et près d'elle, un œillet.

GRITTI.
Puis une scabieuse...

ZENO.
Une fleur d'aubépine...

LOREDANO.
Puis une tubéreuse...

ANNIBAL.
Puis enfin un jasmin.

RAFAEL, impatienté.
Qu'en voulez-vous conclure, enfin?

MANFREDI.
Supposons, s'il vous plaît,
Que du petit bouquet
Léonore a distrait
Une fleur, gage bien doux,
En faveur de l'un de nous!

RAFAEL, avec inquiétude.
Une fleur, dites-vous!

MANFREDI.
Celui qui la possède
Peut, je pense, à bon droit être considéré
Comme le préféré.

TOUS, excepté Annibal et Rafaël.
A cet arrêt chacun de nous accède.

ANNIBAL.
Bah! que prouve une fleur?

RAFAEL.
C'est un gage banal que ne suit pas le cœur.

MANFREDI.
Eh bien, messieurs, qui donc ainsi que moi
Peut montrer une fleur de ce bouquet?

TOUS.
C'est moi!
C'est moi! c'est moi!

(Chacun tire de son sein une des fleurs nommées plus haut. — Ils se regardent stupéfaits.)

Toi!... moi!... toi!... moi!...

RAFAEL, riant, reprend à chacun sa fleur et en forme un bouquet.
Ah! vraiment,
C'est charmant!
L'aventure est originale!...
Le bouquet
Est complet!
Il n'y manque pas un pétale!...

TOUS, riant du bout des lèvres.
Ah! vraiment,
C'est charmant!
C'est divertissant, c'est piquant!...

CHACUN, à part.
M'avoir sacrifié!
O noire perfidie!...
Je suis humilié!...
Cette femme est hardie!...
Je suis mortifié!...

TOUS, haut.
Ah! vraiment,
C'est charmant!
L'aventure est originale!...

RAFAEL, riant et tenant toujours le bouquet.
Le bouquet
Est complet,
Il n'y manque pas un pétale!

ENSEMBLE.

RAFAEL, ANNIBAL.
Ah! vraiment,
C'est charmant!
C'est divertissant, c'est piquant!
(Riant.)
Ah! ah! ah!

LES CINQ SEIGNEURS, à part.
Je suis humilié!...
Je suis mortifié!...
(Haut, riant.)
Ah! ah! ah!

SCÈNE X.

Les Mêmes, TOPAZE, FRANCATRIPPA, FRITELLINO.

FRANCATRIPPA, bas à Topaze.
Tout va pour le mieux. Tes prétendues confidences leur ont mis à tous l'inquiétude dans le cœur.

FRITELLINO.
Grâce aux bruits de complots que tu as répandus, les gens s'éloignent rapidement.

TOPAZE.
C'est bien; maintenant, à moi de me débarrasser de ceux-ci.

FRANCATRIPPA.
Comment?

TOPAZE.
Vous allez voir. (Haut et d'un ton enjoué.) Ah! venez me défendre, seigneur Annibal. Voilà le prince qui s'est emparé de ma coupe et refuse de me la rendre, sous prétexte qu'en la vidant, il connaîtra si je l'aime.

ANNIBAL.
Vous, signora? (Il prend poliment le verre de Francatrippa et boit.) Oh! pas le moins du monde, je le lui garantis. (A lui-même.) Tiens! ce vin a un singulier goût.

FRANCATRIPPA, riant.

Ah! ah!

FRITELLINO, de l'autre côté.

Eh! eh!

FRANCATRIPPA, à part.

Il a bu!

FRITELLINO, à part.

Il a bu! (Annibal les regarde avec surprise.)

RAFAEL, à part.

Il me semble que j'ai déjà vu ces deux figures-là. (Il les regarde. — Les deux Bohémiens se détournent brusquement.)

LOREDANO, avec dépit, à Topaze, pendant ce temps.

Ah! c'est vous, enfin, signora.

TOUS, avec le même dépit, en venant à elle.

Vous voilà!

TOPAZE, souriant.

Eh! mais vraiment, qu'y a-t-il, messeigneurs? Est-ce une querelle que vous allez me faire?

GRITTI, avec animation.

C'est possible, signora!

TOPAZE.

Comment! cinq à la fois! cinq contre une femme! ce n'est pas généreux. Et d'où me viennent tant d'ennemis?

RAFAEL.

Je vais vous le dire, signora. Ces messieurs, (il les regarde en souriant) n'aiment, à ce qu'il paraît, que les fleurs isolées... et ils se trouvent posséder un bouquet. (Bas en le lui rendant.) J'ignore à quel but vous tendez, mais ne puis-je vous parler un moment?

TOPAZE, considérant le bouquet.

Tiens! il est complet.

MANFREDI.

Oui, signora, il est complet. J'avoue que, pour ma part, j'étais loin de m'attendre...

ANNIBAL, à Francatrippa, avec qui il cause.

Prince, vous êtes bien sûr que c'était du vin?

TOPAZE.

Allons, me voilà obligée de faire ma paix avec tout le monde. (Bas à Loredano en s'approchant de lui.) N'ayez mine de rien; la comtesse brûle de se justifier... elle vous attend.

LOREDANO.

La comtesse! où donc?

TOPAZE.

Chez elle. Je reste pour occuper le seigneur Annibal.

LOREDANO, avec joie.

Ah bah!

TOPAZE.

Partez dès que j'aurai chanté... dès que j'aurai chanté, n'oubliez pas!... (S'approchant de Manfredi.) Je suis coupable, sans doute; mais la belle Laura n'aura-t-elle pas le pouvoir d'obtenir mon pardon? Elle a gagné l'escalier sans qu'on le remarquât; ma voix doit l'avertir que vous allez la suivre.

MANFREDI.

Que dites-vous?

TOPAZE.

Je vais tâcher de retenir le mari. Partez dès que j'aurai chanté... dès que j'aurai chanté, n'oubliez pas!... (Bas à Bembo, passant près de lui.) Votre femme s'en va, et ce n'est pas avec vous. Guettez bien qui sortira le premier.

RAFAEL, à part.

Que peut-elle leur dire ainsi tout bas?

TOPAZE, haut et d'un ton dégagé.

A propos! que me contait donc le seigneur Gritti? que le peuple criait ce soir, sous le balcon du palais : Vive le seigneur Barbiano!

ANNIBAL, s'approchant.

C'est possible, signora, mon nom est très-populaire à Venise.

TOPAZE.

C'est une gloire et un danger tout à la fois. (Bas à Gritti.) Dans dix minutes il sera arrêté par le capitaine.

GRITTI, saisi.

Hein?

TOPAZE.

Dès que j'aurai cessé de chanter... c'est le signal... et comme vous êtes de ses amis...

GRITTI.

Mais pas du tout.

TOPAZE.

Alors, partez dès que j'aurai chanté.

GRITTI.

Soyez tranquille... je ne l'oublierai pas... Ne trouvez-vous pas qu'il se fait tard, Zeno?

TOPAZE.

Priez-moi donc de chanter, seigneur Annibal?

ANNIBAL.

Mais vraiment, signora, nous serions trop heureux de vous entendre. (A part.) Décidément mon vin a très-mauvais goût.

TOPAZE.

J'espère à présent que de mes étourneaux aucun ne se fera prier pour prendre son vol.

RAFAEL, bas à Topaze.

Vous vouliez un regret, signora... c'est un remords que vous m'avez mis au cœur : votre vengeance est complète.

TOPAZE.

Vous oubliez que j'en ai deux.

ANNIBAL.

Eh bien, signora?

TOPAZE.

Ah! pardon! je cherchais dans ma mémoire quelque chose de court... par intérêt pour ceux qui m'écoutent... M'y voici.

RAFAEL, à part.

Où veut-elle en venir?

TOPAZE.

AIR VARIÉ.

Ninette est jeune et belle...
Pourquoi donc pleure-t-elle?
Qui cause son chagrin?
C'est qu'elle aime Pasquin.

Pasquin est infidèle,
Que fait la jouvencelle?
Elle veut mettre fin
A son cruel destin.

Ninette... ah! mourir!.. quelle folie!...
Oublions plutôt qui nous oublie...
Ninette, pourquoi mourir
D'un mal si facile à guérir?

Venise est tout en fêtes,
Car voici le carnaval;
C'est le temps des conquêtes;
Plus de pleurs, et viens au bal.
Pasquin est infidèle!
Il faut te régler sur lui;
Prends Pasquin pour modèle,
Et sois infidèle aussi.

(Dès que Topaze a fini de chanter, Manfredi remonte adroitement et s'esquive avec vivacité. Bembo, qui guette le premier sortant, s'élance sur sa trace. Loredano en profite pour disparaître d'un côté, Zeno et Gritti de l'autre. Annibal s'est endormi sur son fauteuil.)

RAFAEL, avec enthousiasme.

Ah! signora!... on ne peut vous entendre sans transport, sans admiration, et il n'est personne ici qui, comme moi... Eh bien!... ils sont tous partis! Annibal endormi!... les galeries vides!! le palais désert!!... (Topaze le regarde en riant.) Que signifie?...

TOPAZE.

Maintenant, seigneur capitaine, qu'il ne reste plus ici que nous trois, voulez-vous me donner la main... (elle le conduit vers la porte secrète) et attendre là qu'on vous fasse avertir?

RAFAEL.

Mais...

TOPAZE.

Vous m'avez promis de vous montrer courtois jusqu'au bout.

RAFAEL, entrant dans la galerie.

J'obéis.

TOPAZE, avec orgueil.

Ah! m'y voici donc enfin!... (Elle sort vivement par le côté opposé.)

SCÈNE XI.

ANNIBAL, endormi, BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES, FRANCATRIPPA, FRITELLINO, puis TOPAZE, RAFAEL.

(On entend une marche en sourdine. Peu à peu la scène se peuple de Bohémiens et de Bohémiennes, parmi lesquels Francatrippa et Fritellino, qui viennent se poster de chaque côté d'Annibal endormi. La marche se termine par un accord vigoureux qui réveille Annibal en sursaut.)

ANNIBAL, ouvrant les yeux.

Ah! ravissant, signora!... il est impossible de rien en-

tendre de si... (il aperçoit Fritellino) de si... (il se retourne vers Francatrippa et se frotte les yeux. Puis, voyant les autres Bohémiens.) Qu'est-ce que tout cela?

Finale.

ANNIBAL.

Suis-je bien éveillé pour qu'à mes yeux tout change,
Ou m'a-t-on transporté dans quelque monde étrange?

FRITELLINO, FRANCATRIPPA, le faisant asseoir.

La philosophie
A cela de bon
Que l'homme, en suivant sa docte leçon,
Ne s'émeut de rien dans la vie :
La philosophie
A cela de bon.

CHOEUR.

O Cupido, maître du monde,
Vainqueur des dieux, vainqueur des rois,
L'air et les cieux, la terre et l'onde,
Tout l'univers subit tes lois!

(A ce moment, Topaze est entrée d'un côté, deux Bohémiens ont ouvert la porte à Rafaël, qui est entré de l'autre.)

ANNIBAL.

Ma surprise est telle
Que j'en suis muet.

RAFAEL, à part.

Que prépare-t-elle?
Quel est son projet?

TOPAZE, à Annibal. Elle est vêtue en reine de bohême.

Puisque sans sceptre et sans couronne,
Par le seul pouvoir de mes yeux,
Je vous ai séduit, je suis bonne
Et consens à vous rendre heureux.
Hier, beau cavalier, puisque j'ai su vous plaire,
Puisque sans mon aveu, mes traits vous ont séduit,
Je cède à vos désirs et je consens à faire
De mon amant d'hier, mon mari d'aujourd'hui.

RAFAEL.

Votre mari! lui!... je le souffrirais!...

ANNIBAL.

Votre mari! moi!... non vraiment, jamais!

(Topaze rassure du regard Rafaël.)

ENSEMBLE.

FRITELLINO, FRANCATRIPPA, mettent chacun un poignard sous les yeux d'Annibal.

La philosophie
A cela de bon
Que l'homme, en suivant sa docte leçon,
Ne s'émeut de rien dans la vie :
La philosophie
A cela de bon

(Ils le reconduisent auprès de Topaze.)

RAFAEL, regardant Topaze.

Son regard me dit que c'est raillerie :
Oui, je le vois bien,
Ce bizarre hymen
N'est que comédie!

CHOEUR.

O Cupido, maître du monde, etc, etc.

L'ENFANT, vêtu en Amour, casse une cruche puis étend les mains sur les époux et dit :

N - i - ni, soyez unis.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive la bohême!
Vivent les époux!
A leur félicité suprême
Buvons!... rions!... enivrons-nous!...

ACTE TROISIÈME

Petite pièce très-élégante, faisant corps avec une vaste terrasse vitrée qui est le jardin d'hiver du palais Barbiano. Palmiers, cactus, passiflores descendant le long des colonnettes. Toutes les plantes d'Asie et d'Afrique. Quatre portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCATRIPPA, FRITELLINO, D'AUTRES BOHÉMIENS, puis RAFAEL. (Au lever du rideau, les Bohémiens font la chaîne de la première porte à gauche à la seconde à droite. Ils sont placés à deux ou trois pas les uns des autres. Francatrippa reçoit de la coulisse un dinde qu'il lance à Fritellino, lequel l'envoie au suivant, celui-ci à l'autre. Il passe ainsi de main en main des bouteilles, des pâtés, des jambons qui se succèdent et traversent la scène avec une extrême rapidité. — On entend au loin les bruyants éclats de rire de la foule des Bohémiens, qui mènent joyeuse vie dans la salle à manger.)

CHOEUR, dans la coulisse.

Buvons, amis, buvons jusqu'à demain;
Enivrons-nous de ce nectar divin.

(Au moment où Francatrippa, qui a un tablier de cuisine, ainsi que son ami, va lancer à ce dernier un plat qu'il vient de recevoir, Rafaël vient d'entrer du fond et se trouve entre eux deux.)

FRANCATRIPPA.

Oh!

FRITELLINO.

Oh! (Les autres Bohémiens se sauvent à toutes jambes. Francatrippa et Fritellino font mine d'en faire autant.)

RAFAEL, les arrêtant du geste.

Restez, coquins! (Francatrippa dissimule son plat sous son bras, puis le lance dans la coulisse à gauche. — Nouveaux éclats de rire au loin.)

RAFAEL.

L'orgie n'a pas cessé avec la nuit; je la retrouve à table. On dirait que les drôles s'imaginent que ce palais leur appartient et qu'ils ont pris ce mariage au sérieux. (Francatrippa et Fritellino lui font de petits yeux extrêmement humbles et câlins.) Où est Topaze? (Les Bohémiens lui font signe qu'elle dort.) Vous mentez : elle a quitté le palais cette nuit presque en même temps que moi, et elle y est revenue ce matin; car je viens de l'apercevoir au balcon de la grande galerie. Est-elle encore de ce côté? (Les deux Bohémiens lui font signe que oui.) Seule, ou avec Annibal? Par la mordieu! vous déciderez-vous à me répondre? (On frappe violemment à la porte de droite. Rafaël y va et l'ouvre.)

ANNIBAL.

Enfin!

RAFAEL, la refermant de nouveau à clef comme elle était.

Ah! bon! vous êtes toujours là. (Les Bohémiens rient.) Pourquoi, m'ayant vu venir, a-t-elle affecté de ne pas m'apercevoir? Eh! mon Dieu! pour que je le remarque, pour que je la cherche, pour que je doute un moment de plus de ses sentiments... pour que je sois inquiet... Les femmes sont ainsi faites. Quelque désireuses qu'elles soient d'accorder un pardon, elles ne sauraient le donner pour rien; il faut toujours qu'on l'achète... La grande galerie, c'est par là. (Il sort par la seconde porte à gauche. Au moment où Rafaël disparaît, Topaze entre par la terrasse du fond. Les Bohémiens s'inclinent et s'éloignent.)

SCÈNE II.

TOPAZE.

AIR.

Tout succède au gré de mes vœux!
Tout subit en ces lieux
Ma puissance absolue!
Qui m'outrageait hier m'est soumis maintenant;
Je devrais être heureuse, et cependant
Ici j'éprouve un trouble, une ivresse inconnue.
D'où vient que mon cœur est tremblant?

ANDANTE.

Depuis hier je me sens transformée;
Comme d'un rêve il me semble sortir.
Tout dans ces lieux, à mon âme charmée,
Du temps passé rappelle un souvenir.
Je crois revoir en ma présence
Des traits que j'aimais autrefois;
Je crois entendre encor la voix
Qui jadis berçait mon enfance.
Depuis hier, etc.

Mais éloignons une triste pensée...
A peine une nuit s'est passée,
Et déjà mon sort a changé :
Par Rafaël je vois mon amour partagé.

ALLEGRO.

Enfin ma vengeance
Sourit et s'avance!
Un jour d'espérance
A lui pour mon cœur!
Oui, tout le proclame,

Bientôt à mon âme
L'amour qui l'enflamme
Rendra le bonheur!

Et quant au seigneur Annibal,
Triste époux de la bohémienne,
Il sortira bientôt de peine
Avec plus de peur que de mal.

Enfin ma vengeance, etc.

(Annibal heurte de nouveau violemment à la porte.)

Ah! c'est vrai! mon prisonnier! (Elle va ouvrir en riant.)

SCÈNE III.

TOPAZE, ANNIBAL, il entre brusquement et sans la regarder.

TOPAZE, riant sous cape.

Comment avez-vous passé la nuit, seigneur? (Annibal, tout gonflé de colère, se promène sans répondre.) Vous n'entendez pas? Je vous demande comment vous vous trouvez ce matin? (Même silence d'Annibal. Elle s'efforce de comprimer son envie de rire et va s'asseoir.) Quant à moi, je n'ai jamais si bien reposé. Le bonheur fait le bon sommeil. A peine si j'ai trouvé le temps de visiter votre galerie de tableaux. A propos! de qui est donc cet admirable portrait de femme qui se trouve auprès du Christ au tombeau, de notre Titien? N'est-ce pas du vieux Léonard de Vinci? oui... il doit être de lui... Est-ce que cette peinture vous a toujours appartenu? Je ne sais pourquoi, en la regardant, j'ai senti s'éveiller en moi des sensations étranges... confuses... comme si j'avais déjà contemplé ailleurs... autrefois... cette belle et noble figure que le maître a conservée vivante sur sa toile. D'où vous vient ce portrait?

ANNIBAL, avec humeur.

D'une vente.

TOPAZE.

Et c'est celui...

ANNIBAL.

De la dernière comtesse Salviati.

TOPAZE, avec indifférence.

Ah!... (Changeant de ton.) Deux immortels chefs-d'œuvre que nous possédons là, savez-vous? Bien des princes nous les envieraient. Ah mais! répondez-moi... montrez-vous aimable. Je n'aime pas les maris boudeurs, je vous en préviens.

ANNIBAL.

Votre mari? moi, votre mari? Ah! c'est vrai... nous nous sommes mariés cette nuit! (Riant d'un rire forcé.) Une bonne affaire que j'ai faite là... aussi glorieuse qu'inattendue.

TOPAZE.

N'est-ce pas? Il est des gens dont le bonheur dépasse même l'ambition, vous êtes du nombre.

ANNIBAL.

Moi?

TOPAZE.

Sans doute. Vous n'aspiriez qu'à la main d'une comtesse, et vous avez épousé une reine. Je m'en étais doutée, vous souvenez-vous?

ANNIBAL, hors de lui.

Par la mémoire de mon père, signora, par l'âme du vôtre... si tant est qu'un bohémien soit plus qu'un païen, et en ait une, par mon saint patron et par Belzébuth, qui est celui de votre race, ne prolongez pas vos railleries, ne me poussez pas à bout. Comment! ce n'est pas assez que cette aventure me rende la fable de Venise, vous prétendez vous faire une arme d'une grotesque bénédiction... n...i...ni... soyez unis... et un droit d'un prétendu mariage imposé par la force? Oh! mais, souffrez que je coupe court à vos illusions, signora; un pareil hymen est nul; l'action de s'être glissée ici sous un nom illustre et supposé est punissable. La mariée sera mise en prison, les témoins pendus... et quant à ceux-ci, je me propose de louer une estrade afin de juger par moi-même s'ils auront bonne grâce en l'air... certain prince romain en particulier... je ne le manquerais pas pour tout l'or du monde. Sans doute ce résultat n'est pas précisément celui que vous prevoyiez, mais je vous le donne pour infaillible, et afin qu'il ne se fît pas trop attendre au gré de mes désirs, de cette chambre où j'étais enfermé, j'ai eu d'une part la précaution de lancer aux passants certaines tablettes où je raconte tout, et de l'autre, la satisfaction de les voir ramasser par eux.

TOPAZE, gracieusement.

Je vous remercie de m'avertir. (Elle frappe sur un timbre qui est sur la table. — Un Bohémien paraît.) Nous partons dans un instant, mon mari et moi. Que tout le monde soit prêt.

ANNIBAL.

Comment! je pars?

TOPAZE.

Deux hommes à ses côtés, pour lui faire honneur. (Le Bohémien sort.)

ANNIBAL.

M'enlever!

TOPAZE.

Quel malheur de quitter Venise! nous y étions si bien! Mais bast! n'avons-nous pas des châteaux en terre ferme, des donjons en Morée, des îles dans l'Archipel? On se trouve bien partout quand on s'aime.

ANNIBAL, furieux.

Signora!...

TOPAZE.

Ah! nous emporterons avec nous ce portrait dont je parlais. J'éprouve à le regarder une tristesse et un charme que je ne saurais exprimer. Quant au reste, fiez-vous à nos gens, ils sont très-soigneux, et nous ne manquerons de rien en route.

ANNIBAL.

Mais je ne veux pas...

TOPAZE, riant.

Le capitaine est ici... dites-lui adieu bien vite, et surtout ne vous faites pas attendre. (Elle s'échappe en courant.)

SCÈNE IV.

ANNIBAL.

Si je n'étouffe pas sur l'heure, c'est que la rage n'est pas une maladie mortelle. M'enlever de force de mon palais! de Venise! en plein jour! moi! allons donc! ils n'oseraient. D'ailleurs, le capitaine est ici, et avec son aide... Mais vraiment! voilà déjà deux de ces coquins qui viennent de ce côté, les deux gardes d'honneur que l'on m'a annoncés. (Les reconnaissant.) Toujours cet infernal prince avec son ami, ils ne se quittent pas.

SCÈNE V.

ANNIBAL, FRANCATRIPPA, FRITELLINO.

Trio.

FRANCATRIPPA, FRITELLINO.

Quand je bois, c'est surprenant,
Et ça me rendrait, je crois, fataliste.

FRITELLINO.

Je suis toujours gai.

FRANCATRIPPA.

Je suis toujours triste.

TOUS DEUX.

Quand je bois, c'est surprenant,

FRANCATRIPPA.

Je vois tout en noir.

FRITELLINO.

Et moi tout en blanc.

ENSEMBLE.

FRANCATRIPPA, FRITELLINO.

Ah! le vin delectable!
Comme il vous met en train! } bis.
Malgré tout mon chagrin }
J'en voudrais sur ma table
Avoir soir et matin.

ANNIBAL.

Tous deux allez au diable!
Je voudrais que mon vin
En poison, sur leur table,
Se fût changé soudain!

FRITELLINO, à Annibal.

Que le sort à toute heure
Vous comble de présents!

FRANCATRIPPA, à Annibal.
Et que chacun vous pleure
A vos derniers moments!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FRITELLINO, FRANCATRIPPA.
Ah! le vin délectable! etc.

ANNIBAL.
Tous deux allez au diable! etc.

ANNIBAL, à part, se ravisant.
Tâchons de m'y prendre un peu mieux.
(Haut.)
Puisqu'au fond je vous intéresse,
Ne pourriez-vous m'aider tous deux
A suivre un plan que je caresse?

FRANCATRIPPA.
Un plan!

FRITELLINO.
Quel plan?

ANNIBAL.
Celui d'aller soudain
Faire casser moi-même un ridicule hymen!

LES DEUX BOHÉMIENS.
Pour tromper la reine,
Se servir de nous!

ANNIBAL.
D'une bohémienne
Je ne veux pas être l'époux.

LES DEUX BOHÉMIENS.
Vraiment! elle vaut mieux que vous.

ANNIBAL.
Mieux que moi? cette bohémienne!

LES DEUX BOHÉMIENS.
Topaze est plus noble que vous.

FRITELLINO.
En naissant, peut-être,
Eut-elle, mon maître,
Un illustre rang.
Je suis né d'un comte,
Et je fais sans honte
Des tours en plein vent.

FRANCATRIPPA.
En naissant, peut-être,
Eut-elle, mon maître,
Un sort plus brillant.
Le ciel m'a fait prince...
Et c'est moi qui pince
Le pas du serpent.

ANNIBAL.
Sa noblesse est pareille à la vôtre.

FRITELLINO.
Jamais!

FRANCATRIPPA.
Ah! vous ravivez mes regrets :
Elle courait vive et légère,
La pauvre enfant,
Et loin des regards de sa mère
Allait sautant.
Ah! ah! ah! pauvre petite!
J'en pleure encor.

FRITELLINO.
Quand il a bu, mon acolyte
Porte un cœur d'or.

ANNIBAL.
Que me dis-tu? voyons, répète encor :
Elle courait vive et légère,
La pauvre enfant,
Et loin des regards de sa mère
Allait sautant.
Après?

FRANCATRIPPA.
Après? Un homme la prit

ANNIBAL.
Un homme la prit?

FRANCATRIPPA.
Et s'enfuit.

ANNIBAL.
Et s'enfuit?

FRITELLINO.
Cet homme, à l'œil fier et hautain,
C'était Taupin,
Roi de bohème!

FRANCATRIPPA.
Un vieux coquin

FRITELLINO.
Qui l'aima d'un amour extrême,
Comme un père tendre, assidu...

FRANCATRIPPA.
Jusqu'au moment qu'il fut pendu.

ANNIBAL.
Et cette enfant...

LES DEUX BOHÉMIENS.
A nom Salviati.
Elle est votre femme aujourd'hui.

ANNIBAL.
Ma femme est riche et noble! Ah! c'est bien différent!
Elle a cru m'attraper tantôt en m'épousant,
Et je l'attrape en la gardant.

ENSEMBLE.

ANNIBAL.
Vivat! j'ai la partie!
Buvez gaîment, coquins!
Tout sourit dans la vie
Quand les tonneaux sont pleins.

LES DEUX BOHÉMIENS.
Vivat! que chacun rie,
Et nargue des destins!
Tout va bien dans la vie
Quand les tonneaux sont pleins.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RAFAEL.

ANNIBAL, à part.
Une Salviati!... à la bonne heure!

RAFAEL.
J'ai parcouru toutes les galeries, j'ai cherché, mais en vain. (Aux Bohémiens). Or çà, mes drôles, vous allez m'expliquer...

ANNIBAL.
Ah! capitaine, si vous voyez la comtesse, dites-lui que je déplore ce qui m'arrive, mais elle sait que je me pique au jeu, et elle comprendra d'ailleurs qu'un homme d'esprit ne peut, quand il en a le moyen, se refuser à lui-même la satisfaction de prendre au piége ceux qui ont cru l'y prendre. C'est une affaire d'amour-propre, j'entrevois même que celle-ci peut me valoir un grand renom d'habileté... grâce aux indiscrétions de ces deux gentilshommes... deux cœurs de prince... qui ont le vin tendre.

RAFAEL.
Que diable me contez-vous là?

ANNIBAL, à lui-même.
Je m'explique à présent que la vue de ce portrait ait réveillé en elle des souvenirs... c'est celui de sa mère.

RAFAEL.
Vous devenez fou.

ANNIBAL.
Non pas! mais je vous dis adieu.

RAFAEL.
Comment?

ANNIBAL.
Je pars.

RAFAEL.
Vous?

ANNIBAL.
Avec ma femme. Elle désire voyager, caprice de jeune mariée. Elle m'emmène, elle m'enlève!

RAFAEL.
Hein! vous dites?

ANNIBAL.
Ne me retenez pas. On m'attend. J'ai deux gardes d'honneur, ils s'impatientent. Ne me retenez pas. (Il sort en courant avec les Bohémiens.)

RAFAEL.
Topaze!... Trompé par elle, ce serait odieux!... Il part! Oh non! dussé-je employer la force, dussé-je lui barrer le passage l'épée à la main!...

SCÈNE VII.

RAFAEL, TOPAZE, au fond.

RAFAEL, apercevant Topaze qui se promène pensive parmi les fleurs de la terrasse.
Elle vient par ici!... je vais savoir... Non!... ce qu'il

m'a dit est impossible... elle paraît trop calme pour méditer une trahison. La voilà qui s'arrête rêveuse... elle cueille une fleur... Oh ! ce n'est pas le souvenir d'Annibal qui l'occupe... Si c'était le mien !... le mien !... oh ! je n'ose l'espérer.

Romance.

I

Parle-lui de moi quand sa main distraite
Te cueille en passant, je me fie à toi !
De mes sentiments deviens l'interprete...
O petite fleur, parle-lui de moi.

II

Parle-lui de moi, si sa rêverie
S'égarait au loin ; dis qu'elle a ma foi,
Qu'elle est tout pour moi, famille, patrie...
O petite fleur, parle-lui de moi !...

(Topaze entre en scene. En voyant Rafael, elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

SCÈNE VIII.

RAFAEL, TOPAZE.

RAFAEL.

Vous me fuyez, Topaze ?

TOPAZE.

Moi, vous fuir ? et pourquoi ?

RAFAEL.

Oh ! que sais-je ?... Les positions bizarres plaisent souvent par leur étrangeté même, et la vôtre ici est assez singulière pour que vous vous fassiez un jeu de la prolonger.

TOPAZE.

Cette position, seigneur capitaine, je ne l'ai pas cherchée, on me l'a faite, et ne croyez pas que je me laisse éblouir par l'éclat de ma fortune d'aujourd'hui comparé à mon obscurité d'hier... Je songerai plus d'une fois à la place San-Carlo et aux rues solitaires de Vicence.

RAFAEL, avec éclat.

Mais tout est donc vrai ? tout ce que je me refusais à croire...

TOPAZE.

Quoi donc ?

RAFAEL.

Ce départ ? ce mariage ? ce mariage est donc accepté par lui ? résolu par vous ? Vous m'avez trompé !

Duo.

RAFAEL.

Vous me trompiez
En me jurant que vous m'aimiez ;
Oui, vous mentiez !
C'était donc une raillerie...
Et de toute la fourberie
On m'a fait le témoin muet !
Je vous ai servi de jouet !...

TOPAZE.

J'ai peine à vous comprendre.
De vous pouvais-je attendre
Un semblable regret ?

RAFAEL.

Jadis vous sembliez ne chercher qu'à me plaire ;
Pour me tromper ainsi, que vous avais-je fait ?
Vous riez !... C'en est trop !... Dans ma juste colère
Je ne puis plus me taire !
Je sens que désormais
Je vous déteste ! je vous hais !
Adieu donc !

TOPAZE.

Vous partez ?

RAFAEL.

Pour toujours ! Laissez-moi.

TOPAZE.

Pourquoi partir ainsi ? Répondez-moi, pourquoi ?

RAFAEL.

Eh bien !... eh ! je voudrais le cacher à moi-même !
Je pars... parce que je vous aime !

TOPAZE.

Enfin !... O mon cœur
Cache ton bonheur !

RAFAEL.

Jadis, dans un moment suprême,
Vous avez eu pitié de moi ;
Quand j'ai douté de votre foi,
Votre douleur semblait extrême...
Et voilà pourquoi je vous aime !

TOPAZE.

Comment ?

RAFAEL.

Votre chagrin me trompait, je le vois.

Chez vous autres, gens de bohème,
La vengeance est le seul plaisir.
Je le sais, je devrais vous fuir
Et m'éloigner à l'instant même ;
Mais je ne puis, car je vous aime !

ENSEMBLE.

TOPAZE.

Doux aveu !... L'amour qui l'oppresse
D'espoir vient enivrer mon cœur !
Je possède enfin sa tendresse,
Je puis croire encore au bonheur !

RAFAEL.

C'en est fait ! je perds sa tendresse !
Il n'est plus pour moi de bonheur !
Sort cruel ! La douleur m'oppresse
Et l'espoir a quitté mon cœur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANNIBAL.

TOPAZE, voyant entrer Annibal.

Mon mari ! (Bas à Rafael.) Ne me quittez pas ainsi...

ANNIBAL, à lui-même.

Ma femme avec le capitaine ! diable ! ça m'inquiète. (Il se glisse derrière une portière.)

TOPAZE, qui s'en aperçoit, haut à Rafael.

Puisque vous venez de me dire que vous m'aimez et que, de mon côté, ma nouvelle position n'a rien changé à mes sentiments pour vous...

ANNIBAL.

Hein ?

RAFAEL.

Qu'entends-je ?

TOPAZE.

Puisque vous ne rougissez pas d'épouser une bohémienne, il ne faudrait pas renoncer tout de suite et pour toujours à une union qui pourrait faire notre bonheur à tous deux. Vous conviendrez que cela ne serait pas raisonnable.

RAFAEL.

Y renoncer ! jamais ! Ce prétendu mariage...

TOPAZE.

Est irrévocable.

ANNIBAL, avec satisfaction.

Ah !

TOPAZE.

Mais patience !... ne pouvez-vous faire comme moi, attendre un peu ? Les hasards sont si grands ! Eh ! mon Dieu ! qui sait ? je peux devenir veuve. Si je l'étais demain !

RAFAEL.

Vous le serez.

ANNIBAL, à part.

Bien obligé, un moment ! (Il sort de sa draperie.)

RAFAEL.

Mais oui... c'est si simple ! je ne comprends pas que je n'y aie pas songé plus tôt. (Apercevant Annibal et allant à lui.) Ah ! vous voilà ! vous allez m'apprendre...

ANNIBAL.

Oui, je vous vois venir.

RAFAEL.

De quel droit...

ANNIBAL.

Je n'en ai aucun.

RAFAEL.

Vous osez...

ANNIBAL.

C'est un tort.

RAFAEL.

Elle m'aime.

ANNIBAL.

Moi aussi.

RAFAEL.

Et j'exige...

ANNIBAL.

Je sais bien.

RAFAEL.

Que vous acceptiez...

ANNIBAL.

Votre amitié? Certainement.

RAFAEL.

Mon défi.

ANNIBAL.

Tout, excepté ça.

RAFAEL.

Mais je suis votre rival!

ANNIBAL.

Mais je veux rester votre ami.

RAFAEL.

Mais je vous hais...

ANNIBAL.

Mais je vous aime! ah!

RAFAEL.

Impossible de le décider!

ANNIBAL.

Ah! pardon... mon parti est pris: je vous cède mes chances, et puisque la signora tient à être veuve dans les vingt-quatre heures, j'aime autant qu'elle le soit de vous que de moi.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRANCATRIPPA, FRITELLINO. (Musique à l'orchestre.)

FRANCATRIPPA, à Topaze.

Voici la justice!

FRITELLINO.

La foule accourt vers le palais.

TOPAZE.

Avant qu'il soit entouré, gagnez la porte qui donne sur le canal. Par mes soins, des gondoles vous y attendent. Que tout le monde se sauve par là et quitte Venise à l'instant... Allez.

FRANCATRIPPA.

Et toi?

TOPAZE.

Moi, je reste.

FRITELLINO.

Sans nous?

FRANCATRIPPA.

Tu nous abandonnes?

TOPAZE.

Le jour où un homme sauva la vie du vieillard que j'appelais mon père, je vous dis que si jamais j'étais aimée de cet homme, je reprendrais mon indépendance en rentrant dans mon obscurité. La reine Topaze dépose aujourd'hui la couronne: il n'y a plus ici que la bohémienne libre, heureuse, aimée!

ANNIBAL.

L'enfant ravie à sa mère, l'héritière des Salviati, la comtesse Eléonore!

TOPAZE.

Moi?...

RAFAEL.

Que dites-vous?

TOPAZE.

Salviati?... ce nom qu'ils m'ont fait prendre...

ANNIBAL.

Le vôtre.

TOPAZE.

Le mien!! Ah! ce portrait... J'avais reconnu ma mère!

ANNIBAL.

Pardieu! mes coquins, nous n'en avons pas fini ensemble, et puisque je me vois supplanté ici, j'aurai du moins la satisfaction de m'en venger sur vous, et je vais...

TOPAZE, du geste retient Annibal, puis s'approche des deux Bohémiens qui sont tombés à genoux en pleurant, elle leur tend la main avec compassion.

Fuyez!...

ANNIBAL.

Comment! vous le laissez partir?...

TOPASE.

Hier encore leur famille était la mienne, ils m'ont aimée comme une sœur, ils m'ont obéi comme à une reine... Le cœur a des souvenirs que le bonheur n'efface pas. (Les deux Bohémiens baisent humblement le bas de sa robe.)

FRANCATRIPPA.

Et maintenant, alerte!

FRITELLINO.

Alerte! (Ils se sauvent.)

ANNIBAL.

C'est égal, je regretterai toute ma vie de n'avoir pas vu pendre ces deux gaillards-là; mais cela peut se retrouver.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA COMTESSE, SEIGNEURS, DAMES, GENS DE JUSTICE, au fond.

Finale.

CHOEUR.

Quel bruit se répand par la ville!
On prétend que dans ce palais
La bohème a pris domicile!
Il faut punir de tels méfaits.

ANNIBAL.

Non... vous voyez, tout est tranquille...
Il ne reste plus parmi nous
Que la comtesse Éléonore,
Dont je vous présente l'époux.
(A Filomèle.)
Et moi, de celle que j'adore
J'attends un oui qui fera des jaloux.

FILOMELE.

Mon cœur et ma main sont à vous.

RAFAEL, à Topaze.

Je vous aime, et c'est pour la vie.

TOPAZE.

Ah! ce bonheur m'était bien dû!
Tant de chagrins m'ont poursuivie!
Mais déjà tout a disparu,
Et désormais Dieu sur nous veille...
Le ciel sourit à nos amours.
Vole, vole, petite abeille,
Vole toujours.

CHOEUR.

Heureux amants, heureux époux,
Nous faisons tous des vœux pour vous!

FIN.

Paris. — Typ. de veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.